

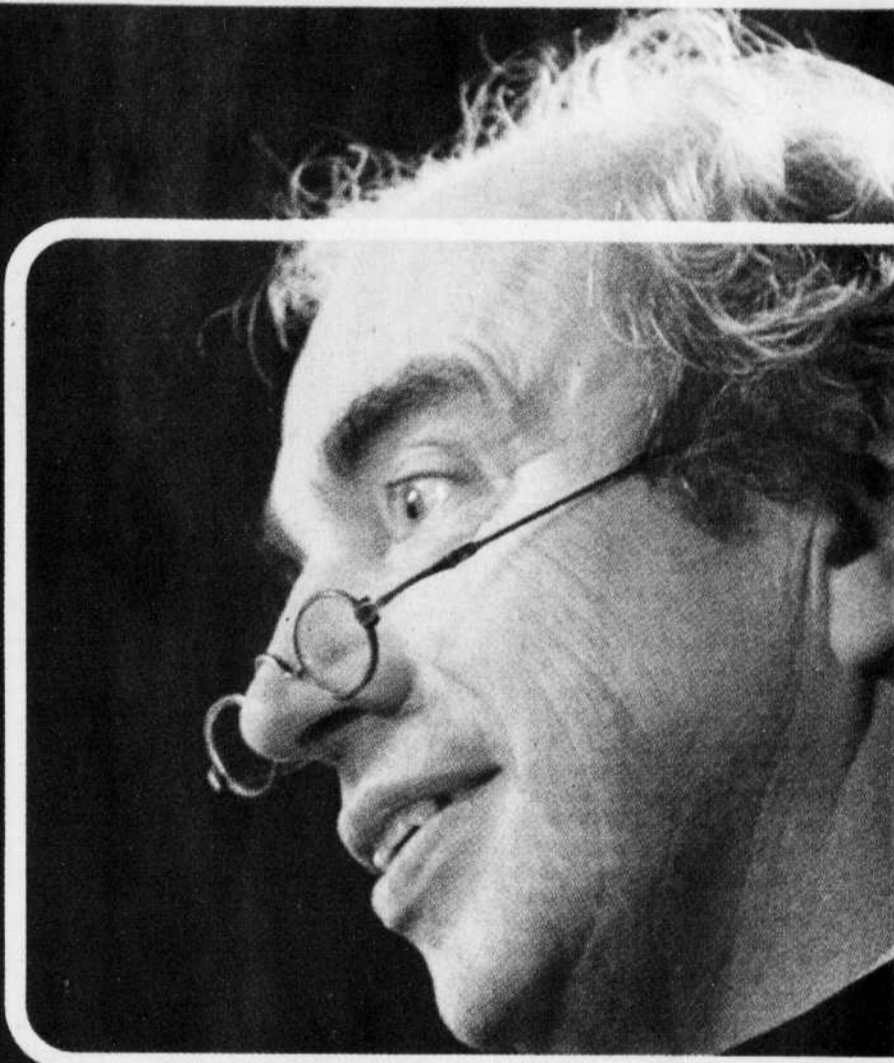


DANSE
Aszure Barton pour les 10 ans
de bjm_danse
Page E 5



CINÉMA
Desplechin propose un magnifique
et terrible tableau de famille
Page E 10

CULTURE



SOURCE ALLIANCE VIVAFILM

Le monde selon Babine

La grosse production québécoise de la saison à saveur fantastique, réalisée par Luc Picard sur un scénario du conteur Fred Pellerin, gagnera une foule d'écrans vendredi prochain

ODILE TREMBLAY

Quand j'ai rencontré Fred Pellerin et Luc Picard, ils arrivaient de Saint-Élie-de-Caxton. La veille, la population avait réservé une ovation monstre au film *Babine* projeté dans l'église. Huit cent personnes, un petit tapis rouge, Bernard Deroome commentant en direct. La totale! Fred Pellerin voulait plaire aux gens du village. De fait, ce sont leurs histoires qu'il raconte sur scène, sur disque, et ici à l'écran, mais mythifiées, modifiées, avec une dimension supplémentaire. Il s'agit de leur héritage et aussi du sien, puisque le conteur habite Saint-Élie et veut pouvoir regarder ses habitants dans les yeux, au coin des rues. «*Pour les gens, c'est une source de fierté, de voir leurs anecdotes recueillies dans un garage devenir matière au septième art... On était ravis de les trouver si enthousiastes.*»

Pour Fred Pellerin, *Babine* participe à un projet de vie, communautaire et artistique. «*Les livres, les CD, les spectacles, puis le film sont une manière de glorifier notre univers, avec le respect qui s'impose, précède-t-il. Babine, le fou du village, a existé au cours des années 70. Et les gens qui l'ont connu étaient dans la salle, à Saint-Élie. Quand je raconte la séquence de "Vous pareillement", réponse de Babine aux vœux des paroissiens à Noël, servie aussi au curé qui lui souhaitait d'être moins fou: toute l'assistance savait ce qui allait suivre... Car il y eut vraiment "un curé neuf" à l'époque, qui était "rough" et s'est pogné avec Babine.*»

Comme dans *Astérix*

Babine, le film réalisé d'après quatre contes de Fred Pellerin tirés de son second spectacle, fut toute une aventure, tant pour le scénariste que pour le réalisateur.

Celle-ci a commencé en 2006

quand le distributeur Alliance Films a offert au conteur de transposer ses histoires à l'écran. Il a insisté pour écrire le scénario lui-même. Luc Picard s'est fait offrir sa réalisation, mais il préférait au départ travailler sur ses propres scénarios. «*J'ai lu et j'ai aimé, se souvient-il. J'ai dit à Fred que j'en ferais mon film à moi. Il était d'accord.*» Picard s'est inspiré de l'esthétique bédé, surtout des albums *Magasin général* de Régis Loisel et Jean-Louis Tripp. Il n'en était qu'à sa deuxième expérience de réalisation, après *L'Audition*, et cette fois la structure dramatique se révélait autrement plus complexe...

Le film suit le héros, Babine, simple d'esprit (Vincent-Guillaume Otis), à travers quelques moments clés de la chronique du village: sa mise au monde, l'incendie de l'église qui lui fut attribuée, etc., avec les figures qui l'entourent: sa mère sorcière (Isabel Richer), le marchand ami de Babine (Luc Picard), le curé neuf (Alexis Martin), le barbier ivrogne (René-Richard Cyr), la commère enceinte depuis vingt ans (Marie Brassard), le vieux curé (Julien Poulin), etc.

Pellerin n'avait jamais écrit de scénario. Il a retravaillé beaucoup le sien avec Luc Picard, à chaque étape du processus, ajoutant des passages de narration en post-production. Le célèbre conteur à lunettes a voulu se montrer présent du début à la fin: distribution, tournage, montage. Surgissant sur le plateau. «*Pas question de manquer ça! Moi, je travaille tout seul sur une chaise, alors que 300 personnes se sont démenées pour ce film-là. C'est vraiment excitant de participer à l'affaire.*»

Picard a dessiné tout le storyboard, image par image, histoire de ne pas tourner de scènes pour rien, en sachant où il allait. «*La distribution, je l'avais dans la tête, sauf pour Babine car je connais moins les jeunes comédiens que les plus*



Fred Pellerin et Luc Picard

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

vieux. Au cours des auditions, Vincent-Guillaume Otis s'est imposé. Il n'en faisait pas trop, aucune grimace. Il était juste.»

Fred Pellerin désirait que chaque personnage soit désigné par une caractéristique: le curé est méchant, Babine, simplet, la jeune fille, amoureuse, etc. «*Au cinéma,*

«*Pour les gens, c'est une source de fierté, de voir leurs anecdotes recueillies dans un garage devenir matière au septième art... On était ravis.*»

tu as une vraie personne devant toi, précise Luc Picard. Dans un conte, tu imagines; au cinéma, tu vois.» Il a étoffé les protagonistes avec Pel-

lerin. «*Mais aux acteurs, j'ai demandé avant tout: "Soyez vrais. De mauvaise foi, peut-être, mais toujours candides. Comme dans Astérix, le Gaulois."*»

Une suite de miracles

Fred Pellerin avait d'abord invité Nicolas Lepage, le concepteur visuel, à visiter Saint-Élie. Ce dernier a pris des photos et transposé le village dans une esthétique de conte et de bédé. Maisons et église furent construites en studio dans les entrepôts Angus, même si Picard aurait préféré recréer le tout dans les Alpes, ou au

Québec, en suivant le rythme des saisons.

«*Mais ici, tu te heurtes toujours aux problèmes d'argent, soupire l'acteur-cinéaste. Comment faire voler un taureau dans les airs, entre autres, quand tu n'as qu'un budget de 6,3 millions de dollars? Normalement, ce type de production réclame 20 ou 30 millions. Tout le film est une prouesse technique, une suite de miracles. Deux semaines avant le tournage, j'étais de 1,6 million dans le trou. Coupe ici, coupe là. Je voulais brûler l'église pour vrai. Ça coûtait 30 000 \$ avec les permis et tout. J'ai dû faire un feu contrôlé, mais sans l'effet de brasier. Dans les entrepôts, le bruit de fournaise était omniprésent. Il fallait refaire tout le son. Et puis, on devait laisser des blancs pour les ef-*

fets spéciaux. Deux cents plans possèdent des effets visuels dans le film. C'est beaucoup.»

Jusqu'à la fin, Picard a composé avec une sorte de casse-tête, «*Fred était parti de quatre ou cinq contes qui auraient pu constituer autant de courts métrages. Il fallait lier tout ça. En cours de post-production, j'ai connu deux semaines d'angoisse. La sauce ne prenait pas. Puis j'ai eu l'idée d'insérer des intertitres et ça s'est arrangé. Ouf!*» À ses yeux, quoique destiné d'abord aux adultes, *Babine* saura plaire aussi aux enfants.

En tout cas, le cinéma a séduit Fred Pellerin, qui conserve quatre pistes d'histoires dans ses tiroirs, au cas où...

Le Devoir

CULTURE

Jubilé à Marrakech

Marrakech — Quel étrange objet filmique, collé à l'esthétique du muet mais avec djellabas et souks enténébrés! Cette histoire de méchant fils renié par son père qui passe du jeu au crime pour finir sur la potence nous fut servie en noir et blanc, sans voix d'interprètes. Un commentaire hors champ du cinéaste expliquait chaque scène d'un mélo au statut historique. Car *Le Fils maudit* de Mohamed Ousfour, aujourd'hui décédé, est le premier long métrage d'un Marocain pure laine, bricolé avec les moyens du bord entre Casablanca et Ouarzazate il y a 50 ans tout juste.

Bon! Des films avaient bel et bien été enfantés par les Français sous le protectorat, mais l'indépendance du Maroc en 1956 ouvrit la porte d'une nouvelle ère, au cinéma comme en toute chose. D'où l'importance de ce *Fils maudit*, acte de naissance officiel de la cinématographie nationale, deux ans après celui de la liberté politique. Or un jubilé, ça se célèbre. Cette semaine, le Festival du film de Marrakech y allait d'une commémoration, avec gala et souvenirs.

Un technicien du film, Larbi Yaoui, bientôt octogénaire, d'une élégance surannée (chapeau panama, lavallière), un brin confus, vint accompagner la projection du *Fils maudit*. Il nous en décrivait les méthodes artisanales: faux revolver sculpté par le cinéaste, instruments plus ou moins en panne (d'où l'absence de micro sur le tournage), amis venus pousser à la roue. Mais ça prend une préhis-

toire à tout. *Inch Allah!* Précisons qu'au Palais des congrès, les cérémonies officielles se déroulent avec tapis rouge, photographes en grappes, allures cannoises, *glamour* et tenues de soirée. Alors mardi, pour cette célébration du demi-siècle de vues animées façon maison, les femmes avaient revêtu leurs plus beaux caftans rouge et or. Cannoises tant qu'on voudra, ces projections de gala, d'une manifestation qui s'affiche internatio-

Le piratage des copies, les chaînes câblées invitent les gens à consommer le cinéma chez eux, babouches aux pieds. Le Maroc compte 90 grands écrans, contre 220 à l'Indépendance. Une hécatombe!

nale, conservent une vague esthétique des Mille et une nuits qui produit son petit effet. D'ailleurs, lors de la soirée d'ouverture du rendez-vous, un célèbre conteur traditionnel était venu psalmodier l'histoire des huit ans du festival. Les projections extérieures sur la célèbre place Djemâa el-Fna, dans la vieille ville, demeurent saisissantes. L'actrice américaine Sigourney Weaver, qui recevait un hommage cette année, se disait tout épatée de voir la foule massée à la belle étoile devant le film *Alien*. La mondialisation est affaire de contorsion. Quoi d'autre?

Hélas, pour l'hommage au cinéma marocain, dans la grande salle du palais, le film du soir, *Amours voilées* d'Aziz Salmi, ressemblait à une sorte de roman Harlequin animé sur écran. Cette production, résolument contre le port du voile, semblait pourtant trouver un écho dans l'as-

semblée, avec ses amours impossibles dans une société écartelée entre traditions étouffantes et velléités de libération: une héroïne médecin engrossée par un play-boy, épousant pour l'honneur un barbu fondamentaliste. Allez vous taper ça! Mais la salle poussait des *Oh!* et des *Ah!* lors des scènes osées ou libératrices, et la portée du film tenait surtout à ses questionnements...

Plus tôt en cette journée marocaine, *Kandisha*, de Jerome Cohen-Olivar, explorait le genre fantastique sans les moyens de ses ambitions, mais dans l'audace. Et *Tu te souviens d'Adil?* de Mohammed Zineddine, bien filmé entre Bologne et Casablanca, abordait de front les problèmes de l'immigration, du terrorisme, du trafic de drogue.

Les œuvres à caractère social sont omniprésentes au cinéma marocain. La jeunesse se cherche, une montée d'intégrisme embrouille le portrait, tout le monde possède Internet et ce pays plein de contradictions change à la vitesse grand V. Le septième art aussi.

Son cinquantenaire? Oui? Non? Peut-être? Certains avancent d'autres dates de naissance: 1968 avec *Vaincre pour vivre* de Mohamed Tazi et Ahmed Mesnaoui, mélo musical réalisé plus professionnellement que *Le Fils maudit*. Ou encore, pour les cinéphiles, 1970, année du magnifique et cultissime *Wechma* de Hamid Bennani, parcours initiatique d'un orphelin qui ouvre la voie au cinéma identitaire.

Depuis, des œuvres comme le lancinant *Badis* de Mohamed Abderrahman Tazi (1988), *Ali Zaïoua* de Nabil Ayouch, regard troublant sur les enfants de la rue (1999), *Le Cheval de vent*, œuvre poétique de Daoud Aoulad Syad (2001) ont maintenu le cap sur la qualité. Même si des comédies, des polars faciles et des romances proches des sitcoms ratissent surtout les foules. Comme sous d'autres cieux.

Nour-Eddine Saïl, vice-président de la Fondation du Festival, mais aussi directeur général du



AGENCE FRANCE-PRESSE
L'actrice américaine Sigourney Weaver a reçu un hommage cette année au Festival de Marrakech

Centre cinématographique marocain, se montre aussi fier qu'impatient devant l'évolution de l'industrie. Enfantant quinze longs métrages par année, le pays demeure, avec l'Égypte et l'Afrique du Sud, le seul du continent à s'offrir une solide cinématographie nationale. Mais le directeur voudrait que les cinéastes prennent plus de risques et haussent leurs critères. Et puis, c'est bien beau de faire des films, mais encore faudrait-il résoudre le problème des salles. Le piratage des copies, les chaînes câblées invitent les gens à consommer le cinéma chez eux, babouches aux pieds. Le Maroc compte 90 grands écrans, contre 220 à l'Indépendance. Une hécatombe!

Ici, on visite les superbes vieux cinémas de la médina de Marrakech, l'Eden, le Mabrouka, pour les trouver vétustes, dé-

sertés. Nour-Eddine Saïl fait le pari des multiplexes, appât pour adolescents. N'empêche que le gros Megarama, dans une zone en construction aujourd'hui coupe-gorge, à peine desservie par les transports en commun en bordure de Marrakech, se montre aussi vide que les cinémas traditionnels. D'autres veulent au contraire miser sur le renouveau des salles de quartier, ancrées entre la mosquée et l'épicier, en modernisant leurs équipements. Bref, le milieu se chamaille, le cinéma se cherche et la télé prospère. Sans la couleur locale qui refuse de déteindre au milieu du brouhaha, on se croirait un peu au Québec, finalement!

otremblay@ledevoir.com

Odile Tremblay était l'hôte du Festival de Marrakech.

Le Maroc, pays plein de contradictions change à la vitesse grand V. Le septième art aussi.

Traditions
du temps des Fêtes

AU CENTRE NATIONAL DES ARTS

ROYAL WINNIPEG BALLET
Casse-Noisette
Avec l'Orchestre du CNA

4-7 décembre Salle Southam, 19 h
6-7 décembre Salle Southam, 13 h 30
Billets à partir de 47 \$ (adulte) et 24,75 \$ (enfant)

NOËL avec l'Orchestre du CNA et les King's Singers

15-16 décembre Salle Southam, 19 h
Billets à partir de 19 \$ (adulte) et 10,75 \$ (enfant)

Le MESSIE DE HAENDEL

18-19 décembre Salle Southam, 20 h
Billets à partir de 25 \$ (adulte) et 13,75 \$ (enfant)

Le CNA *soyez votre sapin!*
Bons-cadeaux en vente à la Billetterie du CNA et en ligne au www.nac-cna.ca/cyberboutique

CENTRE NATIONAL DES ARTS NATIONAL ARTS CENTRE
OTTAWA CITIZEN
Majic 100
BUZZ
ticketmaster.ca

www.nac-cna.ca/fetes
BILLETTERIE DU CNA lundi-samedi 10 h à 21 h
GROUPE 10+ 613-947-7000 x384 | gpc@nac-cna.ca

LORTIE

Terminée, oubliée, enterrée, l'affaire Lortie ?
Oh que non. Elle résonne encore et toujours en chacun de nous.

TEXTE Pierre Lefebvre
MISE EN SCÈNE Daniel Brière
Avec Henri Chassé / Eugénie Gaillard / Alexis Martin / Pascale Montreuil / Catherine Vidal
CONCEPTEURS Michel Ostaszewski / Marija Djordjevic / Nicolas Descôteaux / John Rea / Yves Labelle / Colette Drouin / Christian Gagnon
PRODUCTION Nouveau Théâtre Expérimental www.nte.qc.ca

Le nouveau théâtre
NTE
expérimental

DU 11 NOVEMBRE AU 6 DÉCEMBRE 2008
Du mardi au samedi à 20h
Samedi 6 décembre à 16h

A ESPACE LIBRE
1945 Fullum, métro Frontenac
Réservation
514-521-4191

LE DEVOIR

ILLUSTRATION Marija Djordjevic

Les Coups de Théâtre

Festival international des arts jeune public

17 → 30 nov. 2008

billetterie **Articulée**
514 844-2172
1 866 844-2172

www.coupsdetheatre.com

"Wouaf! Art"

Sagliocco Ensemble (Norvège)

samedi, 11h Usine C

Age: 6+

"Variations Mécaniques"

Le fils d'Adrien danse (Québec)

samedi et dimanche, 14h Usine C

Age: 5+

"Petit Pois"

Compagnie Gare Centrale (Belgique)

dimanche, 11h Usine C

Age: 4+

"Oz"

CIE Vox Théâtre (Ontario)

samedi (anglais) et dimanche (français), 15h

Age: 5+

CULTURE

Théâtre

Raconter l'âme d'un lieu

À quelques jours de la première d'*Opium_37*, Éric Jean retrace les prémises de cette expérience de création, avant de pouvoir accueillir le public dans son théâtre tout neuf

ALEXANDRE CADIEUX

«Selon moi, le métier d'écrivain est sans doute le plus beau du monde. Pour un auteur de théâtre ou un romancier, ce vertige devant la page blanche où l'on fait naître tout un univers, tout ça me nourrit beaucoup», raconte Éric Jean, dix jours avant la première du premier spectacle de la saison du Théâtre de Quat'Sous. Le directeur artistique de l'institution de l'avenue des Pins est soulagé, car cette saison a bien failli commencer par une production annulée.

«Les travaux sur le chantier ont dû être arrêtés durant six semaines», précise-t-il, citant des difficultés administratives et le temps pluvieux de l'été dernier comme causes de ce retard dans l'ouverture du nouveau Quat'Sous.

Après une saison 2007-08 itinérante, où Éric Jean a eu l'occasion de rencontrer de nouveaux publics grâce à des expériences de codiffusion avec le Théâtre d'aujourd'hui et le théâtre Prospero, le Quat'Sous présentera son nouveau spectacle dans la salle intime de l'Espace Go. Pour l'occasion, le metteur en scène voulait qu'on parle des artistes et de leur rôle dans la société. Il a ainsi recruté Catherine Léger, une jeune dramaturge diplômée de l'École nationale en écriture en 2005. Si cette dernière a reçu en 2006 le prix Gratien-Gélinas pour la relève en écriture dramatique grâce à son texte *Voiture américaine*, aucune de ses œuvres n'a encore été montée professionnellement.

Impressions, rappels et fabulations

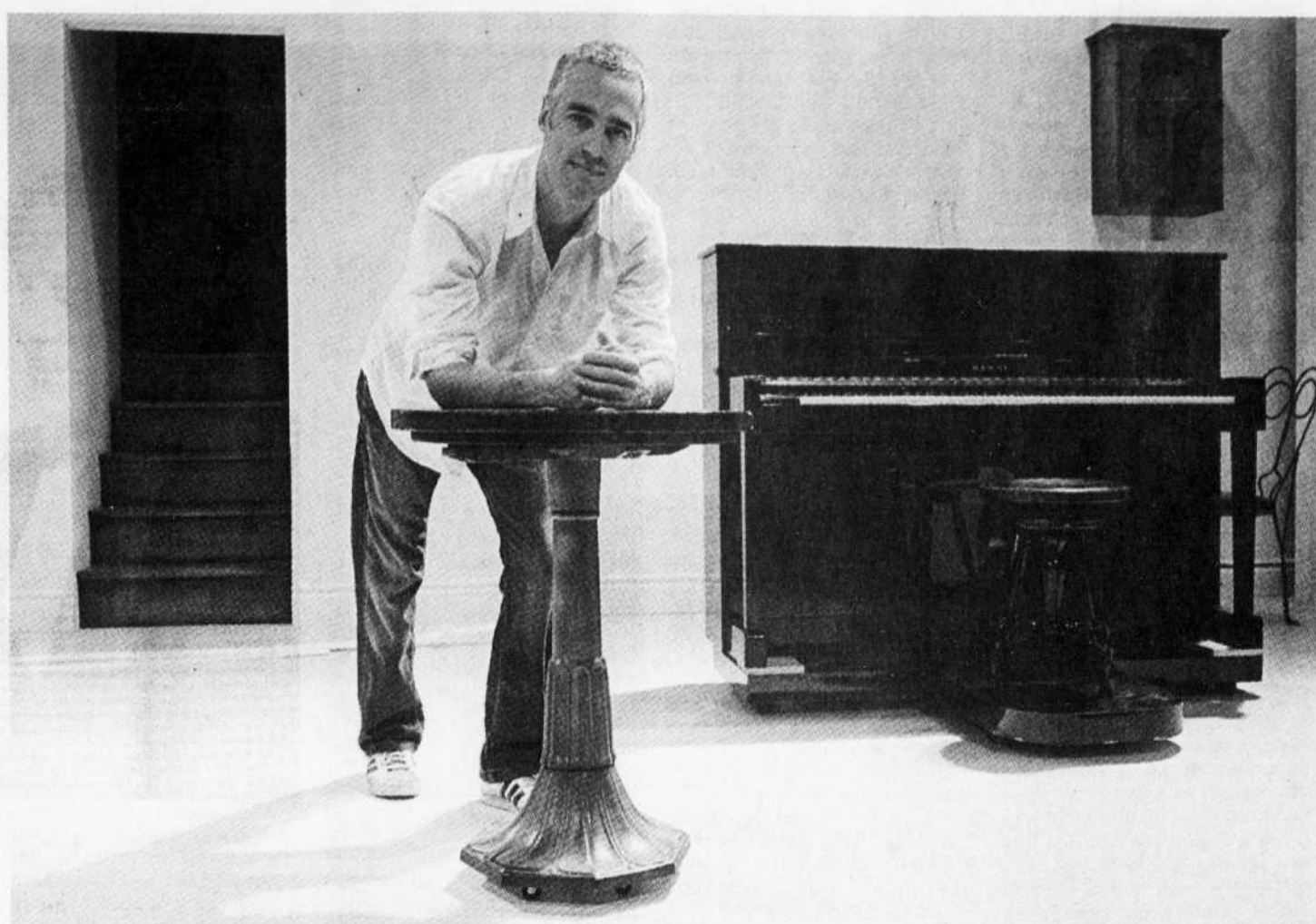
Comment cette volonté de donner la chance à de jeunes auteurs (ou metteurs en scène, comme ce fut le cas la saison dernière avec Arianna Bardesono) s'inscrit-elle dans le mandat artistique du Quat'Sous? «Ce n'est

même pas une question de mandat, répond Éric Jean, je crois que ça fait partie de la mentalité du théâtre depuis sa fondation. Quand on commence dans le métier, c'est difficile, surtout pour les auteurs, d'avoir une place dans nos théâtres institutionnels.»

Si Jean travaille souvent en étroite collaboration avec ses auteurs, comme il l'a fait avec Pascal Brullemans (*Hippocampe*, *Chasseurs*) et Olivier Kemeid (*Les Mains*) par le passé, il précise, dans le cas d'*Opium_37*: «Catherine et moi avons travaillé ensemble sur la structure du texte, mais tous les dialogues sont de sa plume à elle.» La pièce constitue en fait la seconde mouture d'un projet né à l'École nationale il y a quelques années

expérience Muriel Dutil, des plus jeunes qui avaient participé à la première phase de travail comme Ève Gadouas et Martine-Marie Lande, et même le chanteur Yann Perreau, qui fait ici ses premiers pas à titre de comédien.

Si le personnage de Henry Miller a disparu de cette nouvelle version d'*Opium_37*, son épouse June Miller y est toujours, tout comme Anaïs Nin, qui entretient une relation plutôt trouble avec le couple, ainsi que le poète Antonin Artaud. Dans le Paris des années 30, artistes et quidams se croisent dans un café. «On ne fait pas du tout dans le biographique. D'ailleurs, on précise dans le texte que nos personnages de Miller, Nin et Artaud ne sont que des impressions, des rappels, des fabulations», explique Éric Jean. De plus, nous avons voulu dépeindre aussi l'artiste de la rue, l'anonyme qui gratte sa guitare.» D'où la présence d'acteurs qui sont également musiciens et qui animent



PHOTOS JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Éric Jean, directeur artistique du Théâtre de Quat'Sous.

la représentation avec guitare, accordéon et contrebasse, par exemple. La pièce prend alors un aspect festif qui vient balancer un propos parfois plus sombre, ce qui, lorsqu'on convoque des créateurs comme Nin et Artaud sur scène, n'a rien d'étonnant.

Mélange enrichissant

Outre les écrits des écrivains évoqués, le tandem Jean-Léger s'est également inspiré des portraits de Brassai (1899-1984). Pour les costumes, les maquillages et les postures au départ, puis, lors de la réécriture du texte, pour de nouveaux personnages. Le célèbre photographe avait capté de nombreux spécimens fascinants de la faune de la Ville lumière durant l'entre-deux-guerres, comme les androgynes et les voyous.

«Catherine Léger me confiait qu'elle avait récemment réalisé que l'un des thèmes récurrents de son travail était les oppositions entre la collectivité et l'individualisme au sein d'un groupe. Pour ma part, j'ai choisi de travailler de nouveau avec Muriel Dutil car elle possède une telle liberté, une telle ouverture dans le travail qu'elle devient vite un élément rassembleur au sein d'une production. Elle peut en montrer aux jeunes acteurs, mais elle ne cesse elle-même d'apprendre, d'écouter, même avec plus de 40 ans de métier dans le corps. Je trouve que le théâtre est l'un des rares milieux où

le mélange entre les générations se fait de façon si naturelle et enrichissante», analyse Éric Jean, avant que nous terminions notre discussion sur son propre travail de metteur en scène et la place d'*Opium_37* dans son parcours.

«Ce n'est pas ma façon habituelle de travailler, c'est vrai, même si c'est très stimulant, avoue-t-il. J'adore partir d'une scénographie et inviter mes acteurs à improviser à partir du lieu, en laissant apparaître les histoires et les personnages. Je suis

convaincu qu'ils existent en nous, qu'il suffit d'être à l'écoute et d'ouvrir les valves pour les voir apparaître.» Le metteur en scène, qui dit se fier surtout à son instinct, considère l'étape de la mise sur pied de la distribution comme capitale dans ce type de projet: «Je souffre parfois d'insécurité, alors il me faut créer avec des acteurs qui ont à la fois confiance en moi et en leurs propres moyens.»

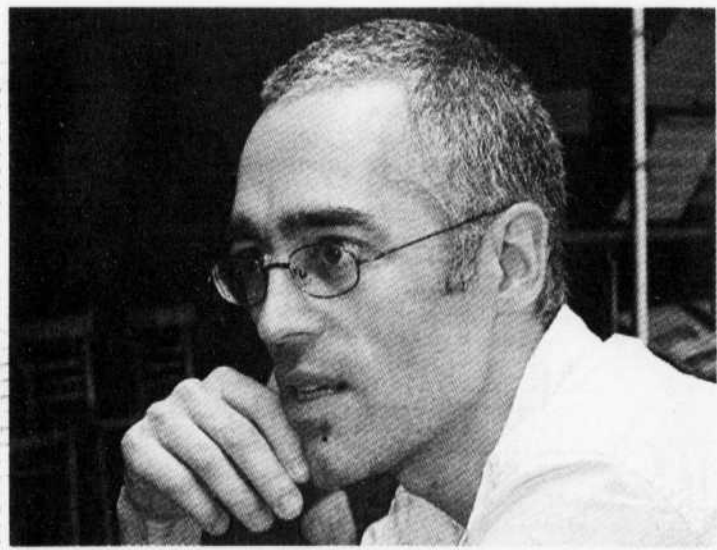
On pourra constater dès mardi prochain si, dans le cas d'*Opium_37*,

les échanges entre les créateurs furent porteurs de riches découvertes.

Collaborateur du Devoir

OPIUM_37

Texte de Catherine Léger, en collaboration avec Éric Jean, dans une mise en scène d'Éric Jean. Une production du Théâtre de Quat'Sous présentée à l'Espace Go du 25 novembre au 21 novembre.



PROGRAMMATION JEUNESSE

PdA JUNIOR



MON ACCORDÉON À MOI

Dimanche 30 novembre, 11 h

Musique et théâtre

Steve Normandin et son accordéon vous présentent des chansons aux rythmes desquels vous taperez certainement du pied!

PROGRAMMATION COMPLÈTE
jeunesse.laplacedesarts.com

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Partenaires MÉDIA

Commanditaires SONS ET BRICHOSES

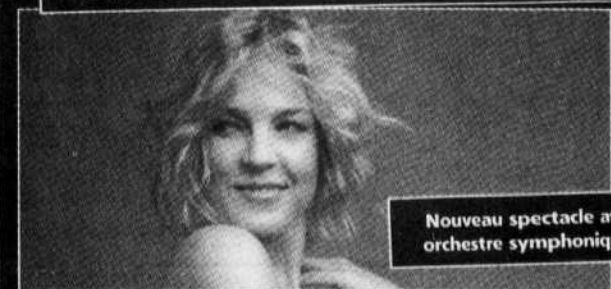


LE DEVOIR

Dans un Jardin

LES CÉLÉBRATIONS DU 30^e COMMENCENT!

EN VENTE AUJOURD'HUI À MIDI!



DIANA KRALL

mercredi 6 et jeudi 7 mai, 20h

Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts

Nouveau spectacle avec orchestre symphonique!



CHICK COREA et JOHN MCLAUGHLIN

dans le FIVE PEACE BAND avec CHRISTIAN MCBRIDE, KENNY GARRETT et BRIAN BLADE

mardi 28 avril, 20h

Salle Wilfrid-Pelletier, PdA

UN TOUT NOUVEAU LIVRE SOUVENIR!

30 ANS DE MAGIE | 226 PHOTOS | 144 PAGES

PRÉFACE D'OLIVER JONES

De Ray Charles à DJ Champion, revivez en images la passion musicale des 30 ans du Festival!

Le Festival sous les étoiles

SÉANCE DE SIGNATURES AUJOURD'HUI DE 18 H À 20 H

Rencontrez André Ménard, directeur artistique et cofondateur et l'illustre Oliver Jones au kiosque 117 au Balon du livre de Montréal.

DISPONIBLE MAINTENANT EN LIBRAIRIE ET AU MONTREALJAZZFEST.COM

BILLETTERIE
BILLETTERIE GÉNÉRALE DU FESTIVAL
METROPOLIS 55, rue Sainte-Catherine Est
ouf pour les événements présentés
à la Place des Arts

PLACE DES ARTS
514 842-2112
laplacedesarts.com

THÉÂTRE OUTREMONT
514 908-9090
ticketpro.ca

514 871-0888
1 800 555-0888
Festival de Jazz de Montréal
Bell

CULTURE

Théâtre jeunes publics

Plongées en territoires incertains

Sur fond d'errances diverses, Coups de théâtre propose un week-end bien rempli

MICHEL BÉLAIR

Difficile de suivre le rythme effréné d'un festival; pas évident de réussir à voir 20 spectacles en une douzaine de jours, week-ends compris. D'où l'absolue nécessité de choisir en favorisant la forme théâtrale au détriment des autres. C'est triste, mais c'est comme ça.

Ce week-end toutefois, ce ne sera pas triste du tout puisque, à côté d'un solide menu en théâtre, la danse, la comédie musicale et le conte prennent aussi l'affiche du festival en envahissant même l'esplanade de la Place des Arts...

Des boules dans la gorge

Mais revenons d'abord sur deux spectacles mettant en relief des plongées en des territoires incertains; l'un, *Wow! Art*, est encore à l'affiche ce matin à l'Usine C alors que l'autre est déjà parti. Il s'agit bien sûr du très attendu *La Migration des oiseaux invisibles* de Jean-Rock Gaudreault, qui aborde de plein fouet le problème des clandestins. Comme le festival propose rarement plus de trois représentations d'un même spectacle, il faudra donc voir la production ailleurs — celle-ci revient à la Maison Théâtre en janvier et nous y reviendrons plus longuement alors. Mais comme l'ampleur de l'attente est considérable, on ne s'empêchera pas d'en parler...

C'est un spectacle qui frappe très fort et qui vous fera peut-être même écarquiller une petite larme à la fin en espérant que le noir et les applaudissements se prolongent. Disons d'abord que le texte de Gaudreault est farci de petites

phrases d'anthologie sur l'amour et le droit au bonheur qui vous laisseront avec quelques boules dans la gorge. Les deux comédiennes, Marilyn Perreault et Marie-Josée Forget, sont par ailleurs époustouflantes, alors que la mise en scène de Jacinthe Potvin, un peu molle au début, se ressaisit et réussit à donner à l'ensemble une force étonnante. C'est jusqu'ici, avec *Isberg*, un des spectacles les plus marquants du festival. Bravo.

En beaucoup plus léger, Guandaline Sagliocco propose une sorte de folie douce pour les enfants de six ans et plus. Bizarre, le travail de la Norvégienne d'origine italienne qui parle français; difficile à nommer. Du théâtre clown? Du comique pour les enfants? Du ludo-burlesque? Du pédagogo-hilarant? On l'avait tout juste raté à MéliMôme avec ce spectacle qui est finalement venu aux Coups de théâtre 2006, *Les Secrets de la nuit*, mais la voici cette fois avec *Wow! Art*, un truc qui tient un peu à tout ce que l'on vient d'énumérer.

Elle est d'abord irrésistible, la Guandaline; même si vous ne succombez pas tout de suite à ses gaucheries finement orchestrées, elle vous fera craquer à un moment ou un autre avec ses airs de Pauline Martin quand elle était plus jeune. Sa façon de bouger, de s'autocaricaturer, d'en mettre et d'en remettre avec invention... les enfants, eux, mordent tout de suite. Ici, son propos est léger, on l'a dit: une conférence sur la présence du chien dans l'histoire de la peinture. Avec beaucoup d'effets, bande son, diapos et propos frôlant ces territoires incertains où l'on relègue souvent nos difficiles rapports avec



COUPS DE THÉÂTRE
La Migration des oiseaux invisibles de Jean-Rock Gaudreault, aborde de plein fouet le problème des clandestins.

les autres. Elle est comme ça sous ses airs simples, la Norvégienne.

Dehors aussi

Tout le week-end durant, le festival étendra ses tentacules autour de deux lieux bien différents: la Place des Arts et l'Usine C.

À l'Usine, il y aura de la danse dans la grande salle et du théâtre dans la petite. La compagnie Le Fils d'Adrien danse propose d'abord *Variations mécaniques*, une chorégraphie destinée aux enfants de cinq ans (samedi et dimanche à 14h) et qui prend la forme d'une rencontre entre la danse et la sculpture. Puis, dans la petite salle, *Wow! Art* dont on vient de vous parler laissera sa place à la grande comédienne-metteuse en scène belge, Agnès Limbos, qui s'amène pour quatre jours avec *Petits pois*, une sorte de délire à partir d'un petit pois trouvé dans un chou-fleur: c'est un *must*, on vous en reparle en début de semaine.

Du côté du centre-ville et de la PdA, c'est une comédie musicale qui s'installe dans la Cinquième salle: *Oz*, une production du Théâtre Vox d'Ottawa, sera donnée en anglais samedi et en français dimanche. Sur l'esplanade de la PdA, pendant ce temps-là, le Théâtre Motus a installé trois dômes gonflables, chacun ac-

cueillant un conte raconté à partir de micro-objets et d'effets lumineux. *Bulles*, un spectacle conçu pour la famille, est en fait présenté depuis vendredi soir, mais il y aura encore deux séances ce soir: d'abord entre 19h et 20h15 puis, pour les plus vieux, entre 21h30 et 22h45. Quand on voit qu'il faut verser autour de 45 \$ pour un forfait famille, on se demande comment les gens du festival de Questembert, où j'étais la semaine dernière encore, en pleine campagne, ont pu faire pour offrir leurs spectacles à deux euros. Menfin...

Débordons un tout petit peu du cadre en terminant pour souligner que lundi verra le retour de la compagnie L'Artifice de Dijon avec une petite forme tirée de la comtesse de Ségur: *Les Malheurs de Sophie*. Le spectacle est destiné aux grands de huit ans et plus et Christian Duchange signe la mise en scène comme d'habitude. On en profite pour purger une peine de quelques semaines en prison après une condamnation pour conduite en état d'ébriété.

Les producteurs ont songé un certain temps à produire des webépisodes pour contrer le long temps d'attente pendant la grève. Finalement, il fut décidé de tourner en Afrique du Sud ce téléfilm, qu'il faut bien regarder, semble-t-il, pour comprendre quelque chose à la septième saison qui débutera en janvier (et que Télé-Québec diffusera probablement l'automne prochain).

Le Devoir

Médias

Jack Bauer à la rescousse

PAUL CAUCHON

Cette fois-ci, les auteurs de *24 (24 heures chrono en français)* ont mal évalué la situation. Car le téléfilm *24: Redemption*, diffusé ce dimanche aux États-Unis, met en scène un nouveau président... une femme, la présidente Taylor, interprétée par Cherry Jones (son mari, qualifié de «First Gentleman»), est d'ailleurs interprété par le Canadien Colm Feore, partenaire de Patrick Huard dans *Bon cop, bad cop*.

L'équipe de *24* avait-elle imaginé que Hillary Clinton gagnerait la course démocratique? En tout cas, on a beaucoup répété depuis un mois comment *24* a probablement contribué à implanter dans la tête des citoyens l'idée que leur président puisse être noir. Pendant cinq saisons, en effet, le président américain dans cette série était David Palmer, le premier président noir de l'histoire.

On peut toujours espérer que la présidente Taylor n'augure pas une élection de Sarah Palin dans quatre ou huit ans...

Mais pour les fans de *24*, l'événement du week-end n'est pas la présence d'une femme présidente: c'est, pour la première fois, l'existence d'un film autonome. Ce téléfilm est censé faire le lien entre la sixième saison (actuellement en cours de diffusion à Télé-Québec en français mais qui remonte à l'hiver 2007 aux États-Unis) et la septième, qui sera diffusée à compter de janvier prochain sur Fox.

Cette septième saison a connu plusieurs soubresauts. Selon les médias américains, le scénario initial a été jeté à la poubelle et partiellement réécrit. Puis, la grève des scénaristes à Hollywood a paralysé la production pendant des mois, la septième saison étant initialement prévue pour le début de 2008. Dans l'intervalle, la star de l'émission, Kiefer Sutherland, a utilisé ses temps libres pour purger une peine de quelques semaines en prison après une condamnation pour conduite en état d'ébriété.

Les producteurs ont songé un certain temps à produire des webépisodes pour contrer le long temps d'attente pendant la grève. Finalement, il fut décidé de tourner en Afrique du Sud ce téléfilm, qu'il faut bien regarder, semble-t-il, pour comprendre quelque chose à la septième saison qui débutera en janvier (et que Télé-Québec diffusera probablement l'automne prochain).

Dans un désir très clair de presser le citron, Fox lancera dans les

prochains jours le DVD du téléfilm, une sorte de «director's cut» qui proposera aussi des scènes inédites, des documentaires de tournage et 16 minutes de la septième saison, histoire d'occuper vos vacances de Noël en attendant la vraie série en janvier.

La grande question est maintenant de savoir si *24* pourra se renouveler. Après une cinquième saison fort réussie, la sixième a essuyé de nombreuses critiques, particulièrement pour sa violence excessive et sa banalisation de la torture. Et puis,

il faut bien l'avouer, les fils de ce formidable thriller, qui a incontestablement marqué la fiction télévisuelle avec ses écrans multiples et son horloge qui égrène les secondes, sont de plus en plus grossiers. Les invraisemblables péripéties que l'agent spécial Jack Bauer peut vivre en 24 heures deviennent lassantes, et le héros ressemble de plus en plus à un personnage de *cartoon*, capable d'encaisser toutes les coups et de subir toutes les tortures en s'en sortant comme s'il venait de faire du jardinage.

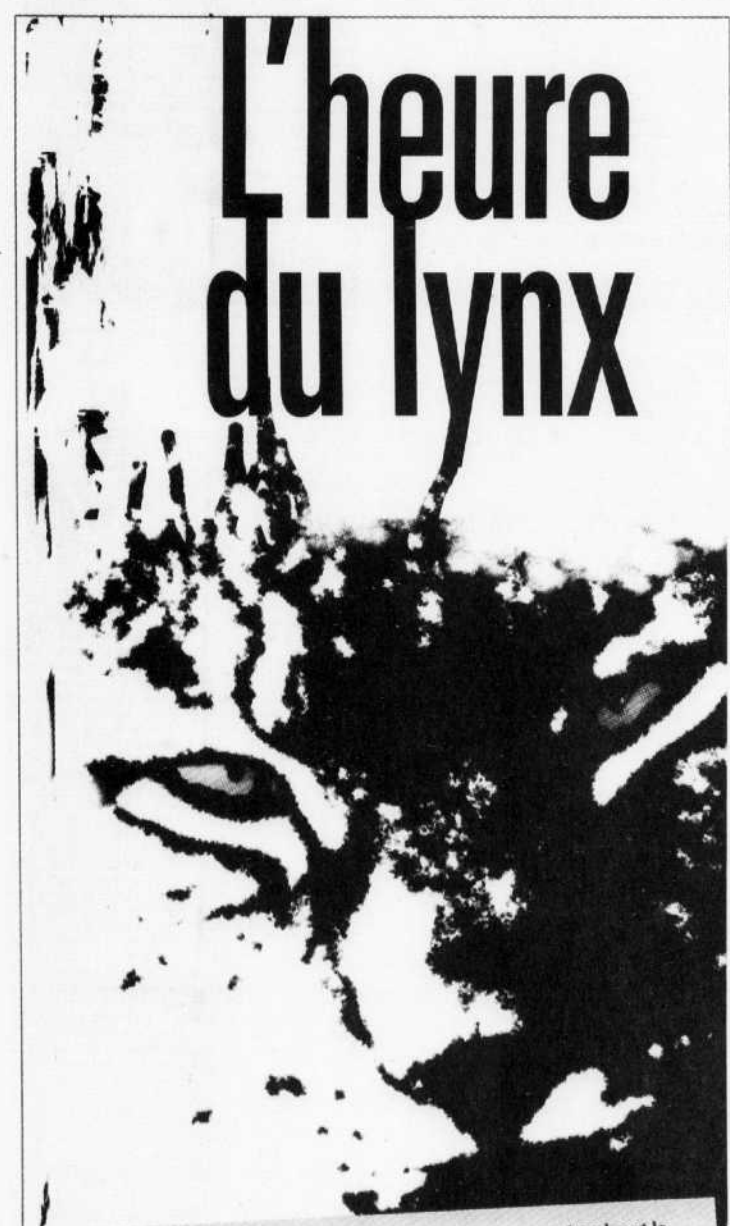
Mais bon, on se laisse peut-être prendre au téléfilm de dimanche. Si l'on se fie à la bande-annonce actuellement diffusée sur le site Internet de Fox, ce brave Jack Bauer se retrouve dans un pays africain imaginaire, le Sangala, où il cherche un sens à sa vie et où survient un coup d'État, pendant qu'aux États-Unis la présidente prépare l'inauguration de sa présidence.

La bande-annonce offre une profusion d'explosions et de batailles alors que Jack Bauer tente de sauver de jeunes orphelins. Le comédien John Voight, qui n'a pas l'habitude de participer à des séries télévisées, interprète le «méchant» principal qu'on retrouvera dans la septième saison. Dans celui-ci, un comité sénatorial désire mettre Bauer en accusation pour des allégations de torture et de mauvais traitements infligés à des prisonniers. Pour couronner le tout, il paraît que le vieux complice de Bauer, Tony Almeida, refait surface, alors qu'il était censé être mort dans une série précédente. Mais dans l'univers de *24*, tout peut arriver...

Le Devoir

24: REDEMPTION

Fox et Global, dimanche 23 novembre, 20h.



L'heure du lynx

Ce jeune homme, François Arnaud [...] il porte cette pièce sur ses épaules et la défend brillamment. Comme c'était bien mené ! On a beaucoup de plaisir à suivre cette histoire [...] Carmen Jolin livre beaucoup de texte avec aplomb.
M. Boissonnault, *Désautels*, Radio-Canada

«Un huis clos aussi troublant que déchirant et puissant. François Arnaud, au jeu intense, à découvrir ! [...] Carmen Jolin joue avec finesse la femme pasteur qui interroge ce patient et qui comme nous en sort troublée. C'est à voir !»
F. Grimaldi, *Et pourquoi pas dimanche*, Radio-Canada

«J'ai été ébloui par le texte d'Enquist, qui soulève tellement de questions fondamentales. Et quelle performance de François Arnaud, nous sommes suspendus à ses lèvres...»
M.-A. Poggi, *Radio Ville-Marie*

«Flamboyant, François Arnaud [...] apporte au personnage une incroyable richesse. Spychalski donne une chair parfaite où peuvent se mouvoir les esprits dépeints par Enquist.
Mélanie Viau, *Mon théâtre.qc.ca*

De Per Olov Enquist

Production Le Groupe de la Veillée

Partenaire ERICSSON

Activité spéciale après représentation du 3 décembre. Rencontre-débat infos 514 526-7288 #301

Mise en scène Téo Spychalski
Traduction Asa Roussel
Avec François Arnaud, Carmen Jolin, Isabelle Tincler, Gaétan Nadeau

ON JOUE AU [PROSPÉRO] /

Billetterie 514 526-6582 Réseau Admission 514 790-1245
mar. jeudi vend. sam. 20 h merc.19 h jeudi, 2 pour 1

ESPACE GO
2008/2009 L'ART DE LA DIFFÉRENCE

ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX

CET ENFANT PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE
4 REPRÉSENTATIONS SEULEMENT!

COMPAGNIE LOUIS BROUILLARD (FRANCE)
TEXTE ET MISE EN SCÈNE : JOËL POMMERAT
DU 26 AU 29 NOVEMBRE 2008

Prix du Syndicat de la critique pour la Meilleure création en langue française 2006

Une fillette en visite chez son père se met soudainement à le vouvoyer. Une mère qui aimerait voir sa fille plus lumineuse l'accable de sous-entendus assassins. Un homme autoritaire reproche à son fils sa souplesse envers son petit-fils. Une mère anglophone incite son fils de 10 ans à monquer l'étoile. Une femme appelée à la morgue pour identifier un corps qui pourrait être celui de son fils est gagnée par un immense fou rire. ! ...

LES (VRAIS DE VRAIS) ADIEUX DE CLÉMENCE

CLÉMENCE DESROCHERS EN SOLO, UNE DERNIÈRE FOIS LE 16 DÉCEMBRE 2008

ÉVÉNEMENT BÉNÉFICIAIRE AU PROFIT D'ESPACE GO AVEC LA COMPLICITÉ D'EVELYNE DE LA CHENIÈRE, MARIE-MICHELLE DESROSIERS, RIJA JAFONTAINE ET DANIELLE PANNETON

Tarif des billets : 200 \$ (incluant un vin d'honneur)
(Un reçu pour fins d'impôts équivalent à la portion don sera remis.)

4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL 514 845-4890 ESPACEGO.COM

Texte : CATHERINE LÉGER en collaboration avec Eric Jean
Mise en scène : ERIC JEAN JE UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

25 novembre au 21 décembre 2008
514 845-7277 Théâtre ESPACE GO

Avec : STÉPHAN ALLARD, NORMAND DANEAU, MURIEL DUTIL, KATHLEEN FORTIN, ÈVE GADOUAS, MARTINE-MARIE LALANDE, ERIC PAULHUS, YANN PERREAU, EVELYNE ROMPRÉ et DANIEL THOMAS
Concocteurs : Pierre-Etienne Lucas, Cynthia St-Gelais, Martin Strok, Michel F. Côté, Angelo Barshoff, Annie Beaudoin, Nicolas Jobin, Nathalie Pette

COMPLÈT LES 25-26-27-28-29-30 NOVEMBRE ET 2-3-4-5-6-9-10-11-12 DÉCEMBRE

Opium 37

CE SOIR, ON CHANTE POUR LE QUAT'SOUS
Cabaret musical avec les finssements de l'École nationale de théâtre et ses élèves : France Castel, Suzanne Clément, Anne Dorval, Elise Guilbault, Marina Orsini, Marc Labrèche, Monique Richard et plusieurs autres.

Le 10 décembre 2008 à 20H ou 21H (20h max 50\$ Cabaret, 21h 40\$)
BILLETTERIE : 514 845-7277 ou Admission 514 790-1245

CULTURE

DANSE

Aszure Barton pour les dix ans de bjm_danse

La compagnie revient en piste avec une nouvelle œuvre de son égérie new-yorkaise

ISABELLE PARÉ

Avec une nouvelle création de leur égérie new-yorkaise en leur possession, les Ballets jazz de Montréal (bjm_danse) investissent la scène cette semaine dans un programme complet signé de la touche audacieuse d'Aszure Barton, une jeune chorégraphe qui a conquis la Grosse Pomme et séduit Mikhaïl Baryshnikov.

Comme un joyau qu'on dévoile petit à petit, bjm_danse continue de révéler les fruits de sa précieuse collaboration avec Aszure Barton, amorcée en 2006 avec la création des *Chambres des Jacques*, y ajoutant cette fois-ci *Jack in the Box*. Cette nouvelle œuvre de Barton, présentée en première mondiale à Ottawa en juin dernier au Festival Danse Canada, s'y greffe comme une suite logique, explorant cette fois l'enthousiasme et l'euphorie du groupe, après avoir sondé la psyché des individus dans *Les Chambres des Jacques*.

Une véritable battante

Présentées en rafale, les deux pièces dévoilent toute la puissance de cette jeune chorégraphe de 32 ans qui, il y a sept ans, a fait ses valises pour New York certaine de trouver chaussure à son pied dans la «ville qui ne dort jamais».

«Après Montréal, j'ai eu besoin de me réinventer comme chorégraphe. Mais j'ai toujours gardé un pied à Montréal, en continuant d'y travailler pour bjm_danse, et ici, avec ma compagnie, Aszure Barton and Artists. Je suis venue à New York parce que c'est une ville de survivants, une ville où tous les moyens d'expression se rencontrent», affirme la jeune chorégraphe, qui a déjà dansé pour bjm_danse.

Survivante? Le mot est faible. Une véritable battante, oui! Quatre ans après avoir investi New York, Barton est invitée comme chorégraphe en résidence au Baryshnikov Arts Center, après avoir piqué la curiosité de ce géant de la danse.

«Baryshnikov, c'était une expérience incroyable. Au début, j'étais très impressionnée et je me demandais ce que j'allais faire. Puis en studio, il m'a dit: "Vas-y, c'est toi la chorégraphe." Il s'est montré très humble et très généreux et ce que j'ai créé pour lui le présente comme ce qu'il est, un homme comme les autres», raconte la protégée du

grand misha, qui a depuis créé des œuvres pour la Sydney Dance Company, la Martha Graham Dance Company et l'American Ballet Theater II.

Elle fut louangée de toutes parts: le *New York Times* a remarqué «son audace», le *San Francisco Post*, «sa brillance» et l'*Australian News* a carrément proposé que la Sydney Dance Company confisque le passeport de cette nouvelle figure de la danse.

Étiquetée comme une orfèvre des corps et des âmes, Barton, formée au ballet classique, revisite ce langage traditionnel, lui insufflant une bonne dose de délinquance, de sensualité et de vivacité, poussant les danseurs jusque dans leurs derniers retranchements, autant physiques que psychiques.

Barton décrit ainsi le tandem *Les Chambres des Jacques* et *Jack in the Box*. «Dans *Les Chambres*,... je voulais explorer le corps des danseurs; c'est donc une pièce créée à partir de leurs personnalités, de leurs démons. *Jack in the Box* évoque plutôt la force du groupe, de la collectivité, mais aussi la révolte et le rejet des carcans imposés par le groupe», affirme la danseuse formée au Ballet national du Canada.

Chorégraphe à l'énergie hautement contagieuse, Aszure Barton est décrite par Louis Robitaille, directeur artistique de bjm_danse, comme une voix unique. «Il y a beaucoup de chorégraphes dans le milieu de la danse, mais très peu de voix uniques. Aszure est hors normes. Elle ne suit pas de mode. On sent de rares influences, mais si peu. Pour nous, c'était un coup de cœur, un choix viscéral qui collait tout à fait au style de la compagnie», affirme Robitaille.

«On retrouve dans son travail la précision de l'exécution, issue du ballet classique, mais elle se fait un malin plaisir à désarticuler tout cela», souligne l'ex-premier danseur des Grands Ballets canadiens.

Dix ans et un tournant plus tard

Le choix d'Aszure Barton s'inscrit d'ailleurs dans le virage emprunté par la compagnie — autrefois connue sous le nom de Ballets jazz de Montréal — depuis l'entrée en piste de Robitaille en 1998. Créée en 1972, la compagnie tra-

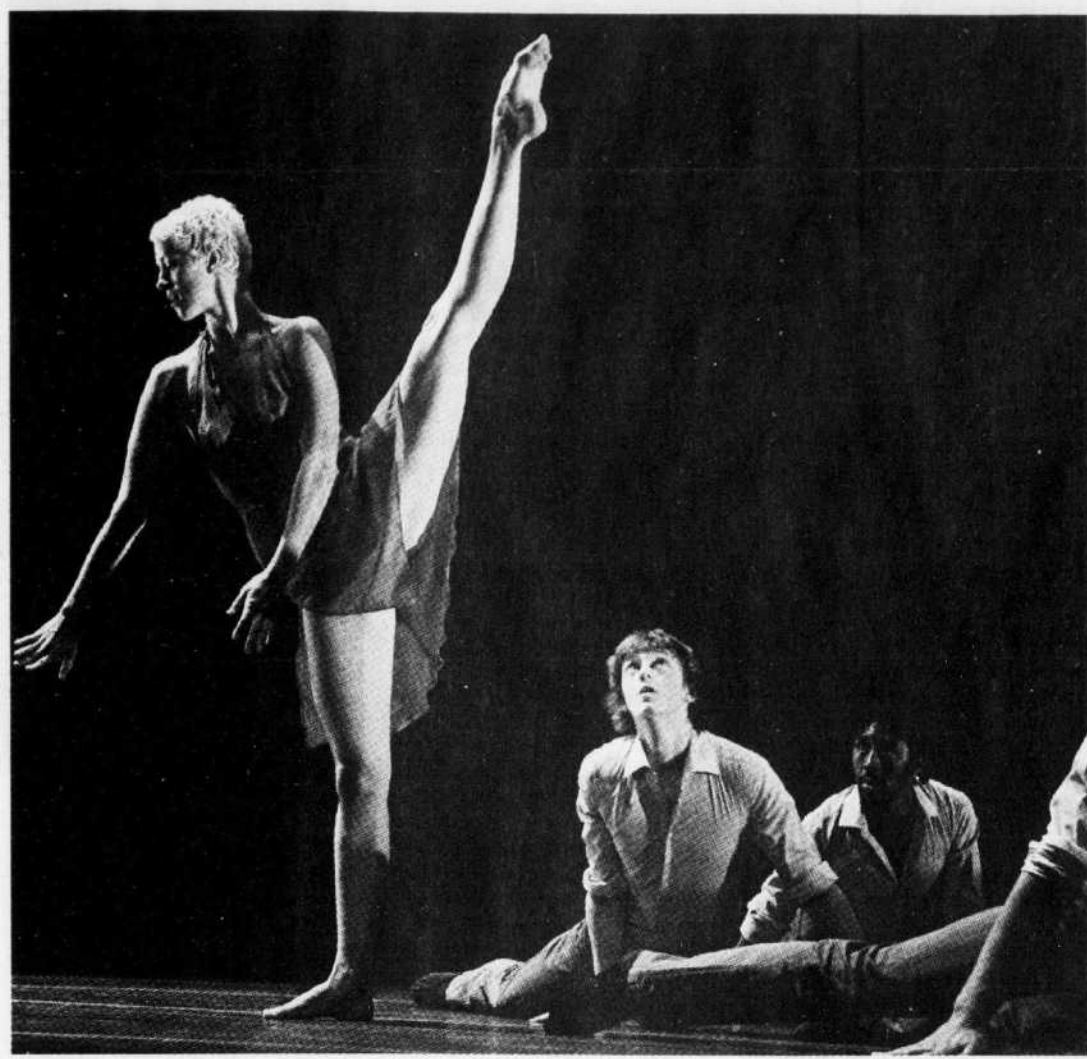
duit l'image un peu poussiéreuse du «ballet jazz», héritée d'une époque révolue. «C'est difficile de rayer 37 ans d'histoire, mais en changeant notre appellation, il y avait un message clair que la danse, c'est maintenant autre chose que le jazz. On en garde l'énergie, la séduction, mais la danse est rendue ailleurs», soutient Louis Robitaille.

Depuis son arrivée, le directeur a pris le parti de faire appel à de jeunes chorégraphes audacieux, accueillant dans ses rangs la Canadienne Chrystal Pite qui, depuis, s'est forgé un nom sur la scène internationale et crée désormais pour le très réputé Nederlands Dans Theater.

«On recherche d'abord des chorégraphes qui explorent la gestuelle, qui nous amènent à nous dépasser physiquement, tout en collant à notre personnalité qui est lumineuse, actuelle et joyeuse. Nous ne sommes pas hermétiques, austères et dramatiques», insiste Robitaille.

Après avoir collaboré avec Barton, Pite et le Brésilien Rodrigo Pederneiras, bjm_danse s'appuie à travailler avec Mauro Bigonzetti, un chorégraphe italien, directeur artistique du Aterballetto, qui fait partie «des grandes pointures de ce monde», estime le directeur artistique. «Pour nous, ce sera un point tournant, en raison de l'ampleur du chorégraphe», espère-t-il.

Après deux années très difficiles marquées par des problèmes financiers, bjm_danse émerge et commence à récolter les fruits de son labeur pour donner une nouvelle image à la compagnie. Et cela, même si l'ombre des compressions fédérales plane sur les projets futurs de la compagnie, comme sur ceux de nombreuses compagnies de danse. «On est sur la sellette, confie Robitaille. Ça peut vouloir dire l'annulation de tournées et moins de travail pour nos interprètes. C'est vrai que c'est très inquiétant.» bjm_danse donne environ 70 représentations par année, dont 54 à l'étranger, ce qui compte pour 62% de ses revenus autonomes.



JEAN TREMBLAY

Jack in the Box, la nouvelle œuvre d'Aszure Barton, présentée par bjm_danse

Seule bulle d'espoir dans ce noir tableau, la compagnie s'appuie bientôt à quitter ses locaux désuets de la rue Saint-Urbain pour aménager dans l'ex-bibliothèque centrale de la Ville de Montréal, rue Sherbrooke, face au parc Lafontaine. «Pour nous, ça va être comme une renaissance», se réjouit Louis Robitaille.

Le Devoir

AUTOUR DE MA PIERRE, IL NE FERA PAS NUIT.
Un texte original de Fabrice Miquelot

DU 25 NOVEMBRE AU 6 DÉCEMBRE 2008 20H30

Mise en scène: Jean-François Porrier.
Ass. m.s. et régie: Marie-Laurence Lévesque.
Scéno. et costumes: Xavier Charbonneau.
Éclairage: Sylvain Bédard.
Musique: Marcello Marandola.

Avec: Maïme Côté, David Alexandre Dasprés, Marie-Hélène Gosselin, Sofi Lambert, Antoine Portelance, Jean-Guy Wau.

Studio Hydro-Québec du MONUMENT NATIONAL
BILLETTERIE: 514.871.2224
RESEAU ADMISSION: 514.790.1245

Cas Public présente

LE CABARET DANSE DES VILAINS PÉTIÉ CANARDS
CHORÉGRAPHIE de HéLÈNE BLACKBURN
4 ans et plus

28 novembre 2008 à 19h30
29 novembre 2008 à 16h

Danse contemporaine
Tangente

www.tangente.qc.ca
840, rue Cherrier, Montréal
Sherbrooke
Billetterie: 514.525.1500
ou Réseau Admission 514.790.1245

Logo: Québec, Patrimoine canadien, Canadian Heritage, Conseil des arts de Montréal, Design: pdesparois@gmail.com

[bjm_danse]
LES BALLETS JAZZ DE MONTRÉAL

SAISON 2008 2009
DANSE DANSE

soirée aszure barton
Aszure Barton
27, 28, 29 NOV. 2008
Centre Pierre-Péladeau

Sofia pierre-mercure
CENTRE PIERRE-PÉLADEAU

Billetterie: 514.987.6919
ADMISSION: 514.790.1245

DANSE DANSE.NET

COLLOQUE INTERNATIONAL SUR LA MÉDIATION CULTURELLE

4 ET 5 DÉCEMBRE 2008

PAVILLON SHERBROOKE, UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

FORUM LA RENCONTRE

Programme détaillé et inscription:
www.culturepourtous.ca/forum
info@culturepourtous.ca | T 514 873 2641

UNE PRÉSENTATION DE



Culture,
Communications et
Condition féminine

Québec

Avec la participation de:
Bureau du Québec à Barcelone

Montréal

— Ce colloque est organisé dans le cadre
de l'événement MCOOP-Ville de Montréal



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

arup ÉCONOMIE SOCIALE rosp

ALLIANCE OF RESEARCH UNIVERSITIES COMMUNITIES
RESEAU QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE PARTISIPATIVE



COOPERACION
CULTURAL
EXTERIOR

Au Québec, le terme « médiation culturelle » est maintenant utilisé par un nombre croissant d'intervenants culturels et chapeaute un vaste ensemble de pratiques allant des actions de développement des publics à l'art participatif et communautaire. Ce colloque vise à regrouper les préoccupations communes sur le rôle, la pertinence et la fonction de la médiation dans le contexte actuel des pratiques artistiques et culturelles.

- Colloque bilingue (français – anglais) avec interprétation simultanée
- 30 invités du Canada, Espagne, États-Unis, France et Grande-Bretagne
- Le coût d'inscription comprend les lunchs, pauses café, cocktail et le livre-DVD « Culture pour tous/10 ans des Journées de la culture ».

CULTURE

Jazz

Le musicien qui ne dort jamais

SERGE TRUFFAUT

Il y a ici-bas un musicien qui ne mange pas, ne boit pas, ne dort pas mais travaille, bûche, trime, figole sans jamais bricoler. Il habite New York mais fréquente beaucoup le Japon. Il est saxophoniste mais aussi compositeur, arrangeur, chef d'orchestre et provocateur. Il est moyen de taille et a les poches remplies de livres. Des littéraires, des historiques et des philosophiques. Il s'appelle John Zorn et est un génie. Au sens premier et profond du terme.

Il est difficile, donc passionnant, de le suivre parce qu'il est à l'image de la toupie. Toujours là où on ne l'attend pas. Tenez-vous bien: un jour il décline les compositions de Serge Gainsbourg ou de Burt Bacharach; le lendemain matin il instrumentalise les menus travaux de Jean-Luc Godard, de Jean Genet, de Mickey Spillane ou de Walter Benjamin; l'après-midi il dirige un enregistrement de Bar Kokhba; le soir il supervise celui d'Electric Masada ou de Naked City; la nuit il anime une session de la série Filmworks; le surlendemain matin il joue de l'alto en compagnie de ses amis de Masada; l'après-midi, il se penche sur le livre des anges... Bref, il a tellement joué, composé et produit, bien joué, très bien composé, fort bien produit, qu'avec Zorn et seulement lui on peut se confectionner une discothèque aussi garnie que très riche en beautés diverses et saveurs curieuses.

Aujourd'hui, il se signale à nous avec la parution du volume 11 de *Books of Angels* et se manifeste simultanément avec la publication du volume 20 de la série Filmworks. Le premier des deux est en fait ceci: le populaire trio formé de John Medeski aux claviers, du

contrebassiste Chris Wood et du batteur Billy Martin interprète onze morceaux écrits par Zorn. Le deuxième est en fait cela: Zorn propose l'enregistrement des pièces qu'il a écrites en l'honneur de l'écrivain Sholem Aleichem, à qui l'on doit, entre autres choses, la nouvelle adaptée au cinéma sous le titre *Un violon sur le toit*. Alons-y avec ce dernier.

Voilà, en son temps — Aleichem est né en 1859 en Russie, en Ukraine pour être plus précis, et est mort en 1916 à New York — cet humoriste et écrivain fut si populaire qu'aux États-Unis on le surnomma le Mark Twain de la littérature juive. En fait, on devrait dire de la littérature en langue yiddish, car toute sa vie la promotion de cette langue fut son obsession. Son combat.

Pour les besoins d'un documentaire consacré à Aleichem, Zorn a composé 12 morceaux

Toujours est-il que, pour les besoins d'un documentaire consacré à Aleichem, Zorn a composé 12 morceaux. Puis il a réuni le harpiste Carol Emanuel, l'accordéoniste Rob Burger, le contrebassiste Greg Cohen, le violoniste Mark Feldman et le violoncelle Erik Friedlander, ces trois derniers formant le Masada String Trio. Le tout est très enjoué, joyeux. Aussi fluide que mélodique. Bien évidemment, les tonalités propres à la musique klezmer sont présentes de bout en bout, avec parfois des ponctuations qui rappellent celles que chérissait Béla Bartók et des clins d'œil au tango. Qui plus est, c'est fort bien exécuté. Un vrai régal pour ceux qui aiment davantage le Zorn de Bar Kokhba que de Masada.

Pour ce qui est maintenant du *Book of Angels*, il s'agit donc du onzième volume, celui-ci enregistré par Medeski et ses complices. Avant toute chose, on se souviendra que le pianiste et organiste a participé à plus d'une aventure



SOURCE FESTIVAL VICTORIAVILLE 2007
John Zorn, saxophoniste mais aussi compositeur, arrangeur et chef d'orchestre

concoctée par Zorn. Bon. Cet album est moins mélodique que celui honorant la mémoire d'Aleichem, mais plus dynamique. Il est moins fluide, moins simple, mais plus agressif, dans le bon sens du terme.

Comme il est de coutume avec ce trio, comme en témoignent leurs propres productions, celui-ci met en relief l'inclination que ces trois baroudeurs cultivent pour la déconstruction. Ils aiment retenir les notes, les placer là où on ne les attend pas. C'est excellent. Vraiment. En tout cas, ça nous change beaucoup des trios suédois et de leur musique sirupeuse. Bref, ça décape quand il faut et comme il faut.

P.S. Très important: on a acheté ces deux albums chez Archambault à un prix plus convenable, si l'on peut dire, qu'ailleurs.

P.S. Tout aussi important: il y avait plusieurs copies.

Le rapport qualité/prix

La semaine dernière, on vous a entretenus d'un album de Monk avec Johnny Griffin et d'un Griffin enregistré live au Danemark. Et

alors? Le disquaire d'Archambault-Berri a communiqué avec nous pour nous signaler qu'il n'avait pas le live danois. On est désolé pour lui et surtout pour les lecteurs induits en erreur à cause du manque de précision de la part du couillon qui signe ces lignes.

Bon. Les deux volumes du *Griffin live* au Danemark ont paru sur l'étiquette allemande JazzColours. On a acheté l'un des deux en notant que HMV en avait enfin réduit le prix. Étant souvent agacé par le fait que trop souvent on prend le lecteur-consommateur pour un cochon de payant, on cultive le souci de l'économie. Désolé... mais restons dans le sujet...

Les grandes soldes de la semaine s'appellent, pour ainsi dire évidemment, Curtis Fuller et Hank Mobley. Tromboniste, le premier avait enregistré *The Opener* pour l'étiquette Blue Note en 1957. À ses côtés, il y avait Hank Mobley au ténor, Bobby Timmons au piano, Paul Chambers à la contrebasse et Art Taylor à la batterie. Saxophoniste, le second avait signé cette production portant son nom en 1957 en compagnie d'Art Farmer à la trompette, de Horace Silver au piano, de Doug Watkins à la contrebasse et d'Art Blakey à la batterie.

Dans les deux cas, c'est à noter, voire à retenir, il s'agit d'albums qui avaient disparu des rayons des disquaires depuis des lunes et des lunes, les patrons de Blue Note ayant décidé d'appliquer la formule chérie de Norman Granz, le fondateur de Clef Records, de Verve, de Pablo et de deux ou trois autres qu'on oublie. Quelle formule? Diminuer régulièrement l'offre pour mieux accentuer la pression sur la demande. Bref, ce Fuller et ce Mobley avaient disparu.

Toujours est-il qu'ils sont de nouveau disponibles. Où? Chez Archambault. À quel prix? 10 \$ avant les taxes. En un mot, le rapport qualité/prix est vraiment à l'avantage du consommateur.

Musique classique

Le Vampire ressuscite en Hongrie

CHRISTOPHE HUSS

Le destin de certaines œuvres musicales est incompréhensible. Depuis près de 100 ans, l'opéra *Le Vampire* de Heinrich Marschner a presque disparu des scènes. L'ouvrage a été ressuscité conjointement par l'Opéra de Rennes et l'Opéra Competition & Festival à Szeget en Hongrie, une manifestation d'un nouveau genre, relayée par la chaîne de télévision Mezzo dans 39 pays pour 16 millions de foyers abonnés.

Tout l'univers lyrique à Montréal, ou presque, semble tourner autour du *bel canto*, de l'opéra italien et français. Par l'entremise de Kent Nagano nous avons heureusement pu entendre deux importants opéras de Wagner ces dernières années, mais l'opéra allemand, notamment le parcours qui le mène du *Singspiel* (tel *La Flûte enchantée*) à l'opéra de Wagner et ses émules — Humperdinck dans *Hänsel und Gretel* — est très peu connu. Entre Mozart et Wagner, seuls *Fidelio* de Beethoven et le *Freischütz* de Weber ont émergé.

Le chaînon manquant

C'est à Weber que l'on doit la naissance d'un véritable opéra romantique allemand. Heinrich Marschner (1795-1861) se situe très exactement dans le sillage de Weber, auquel il espérait succéder à Leipzig. *Le Vampire* est un ouvrage emblématique de Marschner et, à ce qu'on a pu en juger sur la scène du théâtre de Szeget, il a peu de choses à envier au *Freischütz*.

Marschner, compositeur fasciné par le fantastique, a composé ici une sorte d'équivalent musical des toiles de Caspar David Friedrich. *Le Vampire* a eu une évidente influence sur le Wagner du *Vaisseau fantôme* et constitue un chaînon important de l'histoire de l'opéra allemand. Il ferait un magnifique ouvrage pour l'Atelier de l'Opéra de Montréal...

Hélas, la production de l'Opéra de Rennes présentée à Szeget a renvoyé *Le Vampire* dans son trou. Confiée à un affligé metteur en scène roumain, Zoltan Balazs, un élève de Bob Wilson qui singe tous les tics de son maître, la production transposait ce parangon du romantisme germanique, tout d'ombres et de lumières (avec beaucoup d'ombres), dans un japonisme de papotille où les chanteurs s'évertuaient à oublier de chanter pour mémoriser des gestes de sémaphore.

Ce qui est donc le plus important à retenir, c'est l'incroyable pari et l'idée un peu folle de cet Opéra Competition & Festival, qui vise à juger et à récompenser des jeunes chanteurs non pas sur quelques airs choisis, mais pour leurs qualités vocales et dramatiques au sein d'opéras présentés en intégralité.

La maison de production hongroise Arnel a réussi ce pari en établissant des partenariats avec la chaîne de télévision Mezzo (qui retransmettait les cinq opéras), le festival Open air de Szeget, et le Pannon Philharmonic Orchestra.

C'est à l'absence de la chaîne Mezzo dans les choix de bouquets télévisuels au Canada que nous devons d'avoir manqué le gala du concours Operalia, qui se déroulait chez nous (à Québec, en septembre), et d'avoir été privés de la fenêtre sur l'intéressant bouillonnement opératique qui a touché la ville de Szeget, à 170 kilomètres au sud de Budapest, ces deux dernières semaines.

On notera au passage la rémanence de la présence de la musique classique dans ce pays à forte tradition et identité culturelle qu'est la Hongrie: l'Opéra de Budapest affiche complet soir après soir. On y a droit jusqu'à quatre spectacles ré-

partis dans ses deux salles certains jours de week-end. Eh oui, à Budapest on présente *Carmen* le samedi à 11 heures du matin, et on remet ça à 16 heures!

L'autre partenariat essentiel pour Arnel, initiateur de l'Opéra Competition & Festival, fut de convaincre cinq maisons opéras (Brême en Allemagne, Gdansk en Pologne, Rennes en France, Szeget en Hongrie et le DiCapo Opera Theatre à New York) d'accueillir les jeunes chanteurs finalistes dans leurs distributions et de venir présenter leurs productions à Szeget. Un prix a d'ailleurs salué la meilleure d'entre elles: *The Crucible*, une création de Robert Ward d'après Henri Miller proposée par le DiCapo Opera Theatre de New York. Les autres ouvrages présentés, outre *Le Vampire*, furent *Adrienne Lecouvreur* de Cilea, *Raoul*, une création de Gershon Kingsley et Michael Kunze, et *Le Viol de Lucrece* de Britten.

Musique et théâtre

L'Opéra Competition & Festival, d'ores et déjà assuré de se tenir l'an prochain avec d'autres opéras participants, attirés tant par l'événement que par la couverture télévisuelle de leur travail, est une initiative fort intéressante mais qui fait face à des défis et biais fort délicats à juguler, notamment le choix des œuvres et des metteurs en scène.

Les chanteurs enrôlés dans le projet du *Vampire* partaient avec un handicap sérieux: comment juger de leur aura scénique dans une scénographie stérilisée par une gestique allant contre la musique? Le président du jury, le metteur en scène russe Anatoly Vasiliev a lui-même reconnu la difficulté de tempérer l'influence de l'ouvrage et de sa mise en scène dans le jugement.

Agnès Havas, directrice d'Arnel Productions, a déjà prévu de revoir entièrement le processus de sélection, qui se tiendra pour l'édition 2009 à New York, à Zurich, à Bergen, à Paris et à Budapest. Car cette année les chanteurs présélectionnés étaient choisis en dernier ressort par les metteurs en scène pour leur aptitudes dramatiques. Mais certains critères sérieux faisaient défaut. Ainsi, Péter Telihay, un génie en son genre, a candidement avoué avoir choisi les deux principaux protagonistes du *Viol de Lucrece*, le premier pour ses yeux bleus froids et la seconde pour son dos somptueux! Malgré la bêtise de ses critères, Telihay a eu de la chance: la fille aux divins omoplates — la mezzo croate Janja Vuletic — a remporté le prix de la meilleure chanteuse.

A en juger par le gala, deux femmes, par leur voix et leur aura, dominaient de très loin le lot des 19 compétiteurs: Janja Vuletic et la soprano américaine Kristin Sampson (*Adrienne Lecouvreur*). J'espère qu'on réentendra parler d'elle, qui n'a pas eu de prix car il fallait absolument un «meilleur chanteur», récompense qui, dans un véritable désert, est allée à un efficace mais nasal ténor gueulard du nom d'Adam Diegel.

On touche là un des problèmes dont dépendra l'avenir de l'Opéra Competition & Festival. C'est ce que j'appelle le «syndrome Peter Sellers». Oui, l'opéra c'est du théâtre chanté. Oui, plein de jeunes gens avaient ici la tête de leur emploi. Mais les voix doivent primer sur les «gueules».

Le Devoir

Christophe Huss était l'invité de l'Office national du tourisme hongrois et de l'Opéra Competition & Festival

salon DU livre DE montréal

19 AU 24 NOVEMBRE 2008

Présidente d'honneur :
Mireille Deyglin

Invités d'honneur :
François Barcelo
Jean-François Beauchemin
Philippe Beha
Christiane Duchesne
Philippe Gratton
Jacques Lacoursière
Pierre Lespérance
Scholastique Mukasonga
Mohamed Salmawy

L'amour au cœur du livre

Heures d'ouverture
mercredi : 9h à 21h
jeudi : 9h à 21h
vendredi : 9h à 22h
samedi : 9h à 21h
dimanche : 9h à 19h
lundi : 9h à 16h

Matinées scolaires
mercredi, jeudi et lundi :
9h à 15h

Admission générale : 8 \$
Admission générale via Internet : 6 \$
Aînés (60 ans) : 5 \$
Passeport (photo requise) : 10 \$

Programmation complète sur salondulivredeMontreal.com

PLACE BONAVENTURE
www.salondulivredeMontreal.com

Esplanade
900, rue de la Gauchetière Ouest, Montréal

GRAND CONCERT SCÉNOGRAPHIÉ PAR SUPERMUSIQUE

mercredi 17 +
jeudi 18
décembre 2008
20h30

Société des arts technologiques
1195, boulevard Saint-Laurent Montréal
[Métro Saint-Laurent]
Billets : 20 \$ / 10 \$
(en vente à la porte le soir du concert)

Y'A DU BRUIT DANS MA CABANE

ENSEMBLE SUPERMUSIQUE

Joane Héту maître de chantier Jean Derome bricoleur Diane Labrosse ébéniste Pierre-Yves Martel plâtrier Danielle Palardy Roger peintre Pierre Tanguay maçon Martin Tétéreault plombier

architectes Jean Derome, Joane Héту, Danielle Palardy Roger, Martin Tétéreault décorateur David Emmanuel Fafard éclairagiste Alexandre Péloquin sonorisateur Colin Gagné

«... Ensemble SuperMusique offre un modèle inégal, un espoir qui fait croire en certaines formes de démocratie, avec ici un esprit festif réjouissant. Ça fait du bien.»
— Eric Normand, JazzoSphere

LE DEVOIR

www.supermusique.qc.ca

PME-ART
CAROLINE DUBOIS, CLAUDIA FANCELLO ET JACOB WREN

HOSPITALITÉ 3

L'INDIVIDUALISME EST UNE ERREUR

4 AU 14 DÉCEMBRE 2008, 20 H . USINE C
1345, AVE LALONDE, MONTRÉAL . T : 514.521.4493
WWW.PME-ART.CA - WWW.USINE-C.COM

SON : RADWAN MOUMNEN - LUMIÈRE : PHILIPPE DUPEYROUX
CRÉÉ EN COPRODUCTION AVEC USINE C (MONTRÉAL) ET EN COLLABORATION AVEC HARBORFRONT CENTRE'S WORLD STAGE (TORONTO)

CULTURE

DISQUE

Mélanger les genres pour rapprocher les gens

Le rappeur Abd al Malik continue de faire des liens entre le rap et la chanson française

Poussé plus que jamais par le désir de mélanger les genres, le Français Abd al Malik jette des passerelles, plutôt des ponts entiers, entre l'univers du rap et celui de la chanson française. Avec comme bouquet d'ouverture un duo avec Juliette Gréco.

PHILIPPE PAPINEAU

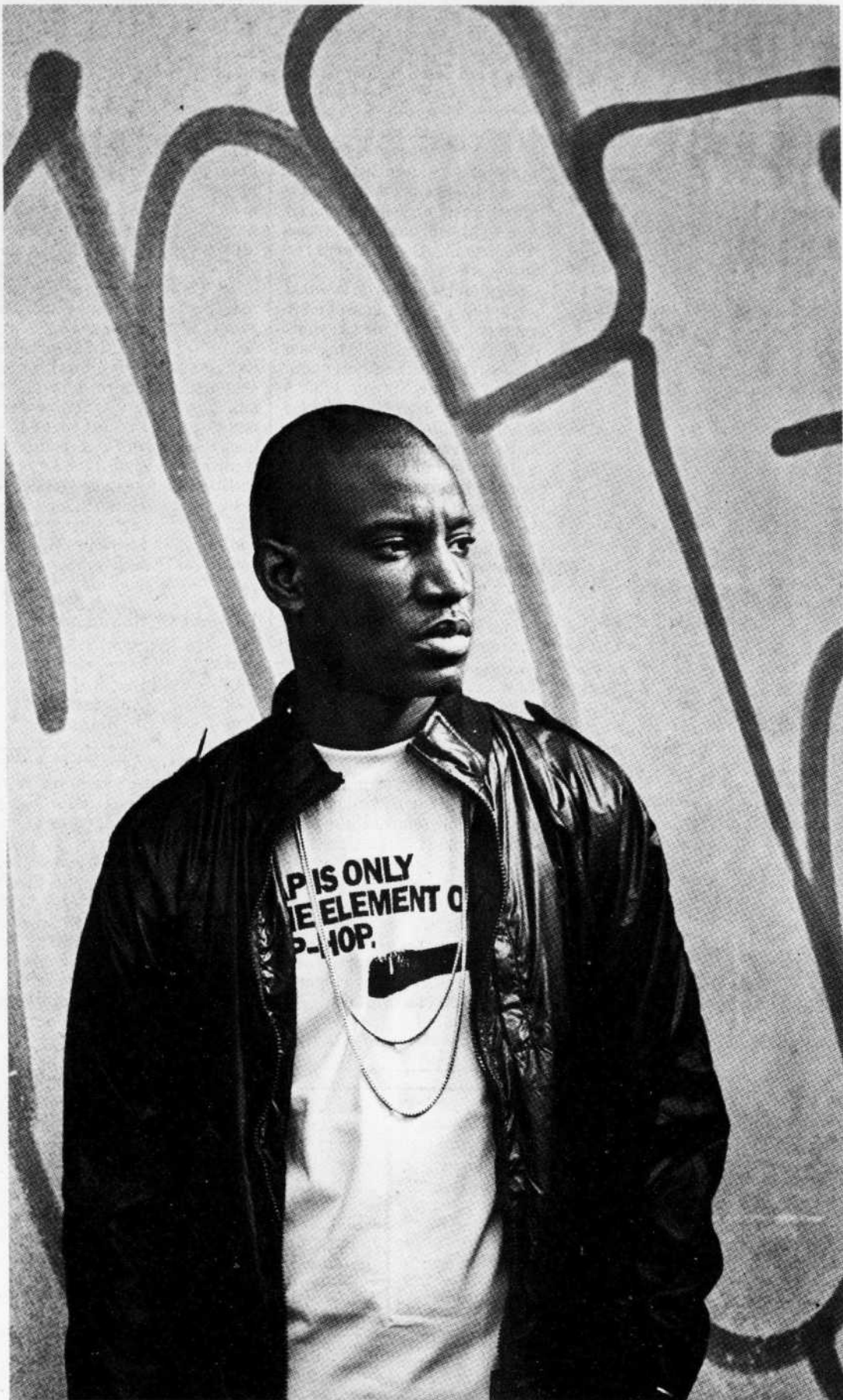
C'est à croire qu'il y a urgence pour Abd al Malik. Déjà, sur son deuxième album, *Gibraltar*, paru en 2006, le Français avait marqué les esprits pour avoir collaboré avec Gérard Jouannest, le pianiste de Brel, en plus de s'inspirer du grand Jacques, justement. Deux ans plus tard, sur ce nouvel album *Dante*, le rappeur-philosophe continue de faire des liens entre le rap et la chanson française: il ose un duo avec Gréco, revisite Nougaro, échantillonne Regianni, et fait arranger des chansons par Alain Goraguer. Rien que ça.

Saisir le ballon au rebond

Abd al Malik, né Régis Fayette-Mikano, est bien coté et bien connu dans le monde de la musique en France. Son *Gibraltar*, qu'il est venu défendre lors des FrancoFolies de Montréal en 2007, lui a d'ailleurs valu plusieurs récompenses, dont le prix Charles Cros 2006 et le prix Constantin 2007, en plus d'être nommé artiste masculin de l'année aux Victoires de la musique 2008 — l'équivalent du Gala de l'ADISQ.

Ce *Dante*, baigné dans les rythmes Motown tout comme dans les cuivres et les cordes, ne manquera pas d'ajouter à sa superbe. En ouverture de l'album, Malik offre *Roméo et Juliette*, un duo avec la grande Juliette Gréco. Puis il remêche *Paris mai*, de Claude Nougaro, en plus d'échantillonner sur *Le Marseillais*, un extrait du titre *Le Petit Garçon*, de Serge Regianni. Et comme si ce n'était pas assez, sur cinq morceaux Abd al Malik a fait appel aux talents d'arrangeur d'Alain Goraguer, qui a collaboré avec Boris Vian et Serge Gainsbourg première époque.

Pour le rappeur, il y avait urgence de remettre au goût du jour tous ces grands noms et de faire des liens avec le hip-hop. «Vous savez, on a cette espèce d'attitude un peu muséifiante vis-à-vis de ces monstres sacrés du patrimoine», explique Abd al Malik, véritable mitrailleuse à phrases-chocs fortement inspirées par le soufisme. «On n'y touche pas, on les laisse dans des sortes de musées, alors que, de mon point de vue, les Brel, les Gainsbourg, les



Sur son tout nouveau CD intitulé *Dante*, Abd al Malik a fait appel aux talents d'arrangeur d'Alain Goraguer, qui a collaboré avec Boris Vian et Serge Gainsbourg première époque.

Nougaro et tous les autres, ils ont installé une dynamique. En toute humilité, ils nous proposent à nous, artistes d'aujourd'hui, de saisir le ballon au rebond et d'en faire quelque chose en y amenant notre propre singularité. L'art n'a de sens que vivant.»

La rencontre entre Abd al Malik et Juliette Gréco pourrait être expliquée très simplement: elle est la conjointe du pianiste Gé-

rard Jouannest, avec qui le rappeur travaille. Mais bon, Malik, lui, préfère une autre version. «Il y a très longtemps que je voulais travailler avec une rappeuse, et je me suis dit que j'allais travailler avec la plus grande des rappeuses, Juliette Gréco», raconte l'ancien leader de la formation N.A.P. Elle a toujours eu cette espèce de rage et d'urgence, mais toujours constructive. Pour moi, être artiste, c'est être Juliette Gréco.»

En écoutant le duo *Roméo et Juliette* pour la première fois, le Français a été renversé par l'interprétation de Gréco. «Aujourd'hui, on parle beaucoup des auteurs-compositeurs, et on oublie ce qu'est un interprète. C'est en même temps mon texte et ce n'est plus mon texte», raconte-t-il. Elle m'a totalement déposé.»

De l'individuel au collectif

Tous ces grands noms qui jalonnent ce disque sont autant d'occasions pour Abd al Malik de jeter des ponts entre les différents genres, mais aussi entre les différents individus. «Il y a urgence de dire qu'on est les doigts différents d'une même main. Ça se manifeste dans mon envie de travailler avec ces héros, et ça m'oblige aussi d'une certaine manière à parler des difficultés qu'on peut vivre aujourd'hui. De ce rapport individualisé au monde. Et que la véritable subversion, c'est d'être capable de passer de l'individuel au collectif. Alors, c'est ce que j'essaie de faire à la fois dans la forme et dans le fond.»

Dans ses textes, la marotte de l'artiste est la difficulté de s'intégrer dans l'Hexagone. «Parce

qu'être Français sur papier ne suffit pas si dans tes attitudes il n'y a pas la même reconnaissance», chante-t-il sur *HLM Tango*. «La France n'arrive pas encore à

reconnaître tous ses enfants, explique le natif de Paris, d'origine congolaise. Les urgences — toujours ce mot —, ce sont les crispations qu'il y a autour de la communauté nationale, de sa diversité, du fait qu'une de ses parties est reconnue pleinement et qu'une autre pas. Et puis il y a aussi qu'on vit dans une période difficile, avec tous ces gens qui vivent une précarité, il y a une espèce d'exclusion, il y a des difficultés sociales réelles. Et forcément, ma plume est irriguée par tout ça.»

Cette volonté d'Abd al Malik de décloisonner à grands coups de pied se retrouve jusque dans le titre de cet album, *Dante*, une référence à Dante Allighieri, l'auteur de *La Divine Comédie*. «Tout le monde à son époque écrivait en latin, et lui, son œuvre majeure, il l'a écrite en toscan, raconte le rappeur. C'était un acte fondateur, puisque d'une certaine manière il a contribué au décloisonnement du savoir et de la culture. Pour la première fois, on écrivait pour le peuple, et le savoir et la culture n'étaient pas réservés à une élite. Et en toute humilité, je procède de la même manière. Le rap, la littérature, la philosophie, ce n'est pas réservé à une élite, c'est pour tout le monde.»

Le Devoir

ABD AL MALIK

Dante
Maisonnette / Select

Clavecin en concert

15^e SAISON

LUC BEAUSÉJOUR, DIRECTEUR ARTISTIQUE

CONCERT
POUR LA NATIVITÉ

Vendredi 28 novembre 2008, 20 h

Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours

400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal

Ensembles vocal et instrumental dirigés par Luc Beauséjour.

Bach, Balbastre, Byrd, Du Caurroy, Praetorius, Scheidt, Zipoli, etc.

Entrée simple : 28 \$

Étudiants à temps plein (moins de 25 ans) : 10 \$

Moins de 15 ans : Gratuit

Réservations ou renseignements

514-748-8625 ou www.clavecinconcert.org

Concert des arts de Québec
D'ARTS MONTREAL
ESPACE MUSIQUE 100.7
99.5
LE DEVOIR

Ils sont de retour
à Montréal...
profitez-en!nem^{20 ans}Le Nouvel Ensemble Moderne 1989-2009
sous la direction de Lorraine Vaillancourt

11.12.08

Concert événement
pour les 100 ans
d'Elliott Carter

www.nem.ca
www.lnem.ca

DANS LE CADRE DES WEEK-ENDS
DE LA CHANSON QUEBÉCOR

Mihaiïlin

Auteurs
Compositeurs
Interprètes

Plusieurs se souviennent des bons groupes de musique qui faisaient résonner la toile de fond de leur vie, ces «bands» qu'ils suivaient continuellement et dont le prochain album était tant attendu. Mihaiïlin propose ce que vous n'avez pas encore entendu.

Studio-théâtre de la Place des Arts

29 novembre 20h

Billets 20 \$

En vente à la Place des Arts

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 942 2112

Les GG

M'as-tu lu?

www.conseildesarts.ca

Les Prix littéraires du
Gouverneur général

Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

BMO Groupe financier

DE VISU

Une salle de danse, un stade, un studio de télévision et vous

LYNNE MARSH

Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 8 février 2009

MARIE-ÈVE CHARRON

Dès l'amorce de l'exposition consacrée au travail de Lynne Marsh au Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), le spectateur saura qu'il était attendu. À travers un dispositif qu'il est ici préférable de taire pour en garder la surprise, *Fanfare* (2008) met en situation le visiteur de façon à le faire basculer dans un espace fictif qui emprunte les codes du cinéma et du spectacle. Simple, l'intervention n'est pas la plus forte de l'exposition, mais elle a le mérite d'exploiter une composante centrale que filent les trois autres installations du parcours, à savoir anticiper de manière singulière la présence du spectateur.

Là n'est évidemment pas le seul enjeu de l'exposition que le MACM a coproduite avec le Musée régional de Rimouski, où elle a fait une première escale l'été dernier. La version montréalaise, menée par la conservatrice Lesley Johnstone, a ajouté à la sélection rimouskoise deux œuvres, ce qui en fait, à ce jour, le plus substantiel corpus d'œuvres de l'artiste présenté à Montréal.

Alors que l'artiste s'est fait connaître avec des œuvres qui mettaient à l'honneur des espaces virtuels et une imagerie empruntée à la simulation et aux jeux vidéo, la présente sélection, comme le souligne Johnstone dans le catalogue, donne à voir des lieux existants dont Marsh ausculte



Une image prise à l'Olympiastadion de Berlin

SOURCE LILY MARSH

l'architecture pour en faire ressortir les fonctions sociale, historique

et culturelle. Pour l'une des installations, il s'agit de l'Olympiastadion de Berlin; pour une autre, du Rivoli Ballroom à Londres; et pour la dernière, d'un studio de télévision allemand. Chacun de ces espaces est jaugé à partir d'une figure féminine centrale, voire une unique présence humaine, que le spectateur est à même de découvrir à travers une posture prescrite par le dispositif.

Images fabriquées

Ballroom (2004), par exemple, est une vidéo projetée en boucle faite d'un plan-séquence qui montre d'un point de vue idéal une salle de danse au charme véruce caractérisé par les luminaires rouges et des lustres. Le point de vue du spectateur recoupe celui de la caméra, accentuant ainsi le point de fuite dessiné par la configuration du lieu. Cette po-

sition procure la possibilité de contempler à loisir la figure féminine qui fait office de boule-miroir au centre de la pièce. Incarnée par l'artiste, pour les besoins suspendue la tête en bas les bras en croix, elle tourne sur elle-même, entraînant avec elle un jaillissement de lumière grâce à son costume scintillant qui la fait se confondre avec la décoration.

La présence du personnage au sein de la pièce oscille entre l'objet d'ornementation et le sujet actif qui exécute une posture de gymnaste. Il en découle une ambiguïté troublante à laquelle la bande sonore, une musique grave et lente, ajoute une note dramatique et feutrée. Le résultat a quelque chose d'envoûtant que ne partage pas *Camera Opera* (2008), qui privilégie plutôt la mise à distance de la représentation.

L'œuvre, qui est une version

installative d'une vidéo commandée dans le cadre de la Triennale du MACM cet été, campe un studio de télévision dont on voit les préparatifs de tournage; la présentatrice de nouvelles (réellement en poste pour la télévision allemande) se prête aux tests de cadrage, les caméras exécutent leurs déplacements tandis que l'assistance est encore absente. Sous les airs d'une valse de Strauss, c'est la danse elle-même des caméras qui accapare l'attention. Le spectateur devient ainsi le témoin privilégié de ce qui est habituellement dissimulé dans les coulisses. Encore fondée sur l'efficacité d'un dispositif de réception, l'œuvre fait la démonstration, toutefois bien littérale, d'un régime des images fabriquées auquel même les bulletins de nouvelles n'échappent pas.

Au bout du parcours, *Stadium* (2008) s'impose avec la monumentalité de son sujet qui est l'Olympiastadion de Berlin. Construit pour les Jeux olympiques de 1936 durant le III^e Reich, il a aussi donné au célèbre film de Leni Riefenstahl, *Les Dieux du stade*, son décor. La vidéo de Marsh actualise cette donnée historique du bâtiment à travers des mouvements de caméra et un montage qui ne sont pas étrangers à ceux engagés auparavant par la cinéaste allemande (longs déplacements latéraux et circulaires, vues en plongée et en

contre-plongée, changements rapides d'échelle de plan ou d'angle par le montage, etc.). La caméra circule dans le stade désert, faisant apprécier le dépouillement de ses formes et la standardisation de ses composantes.

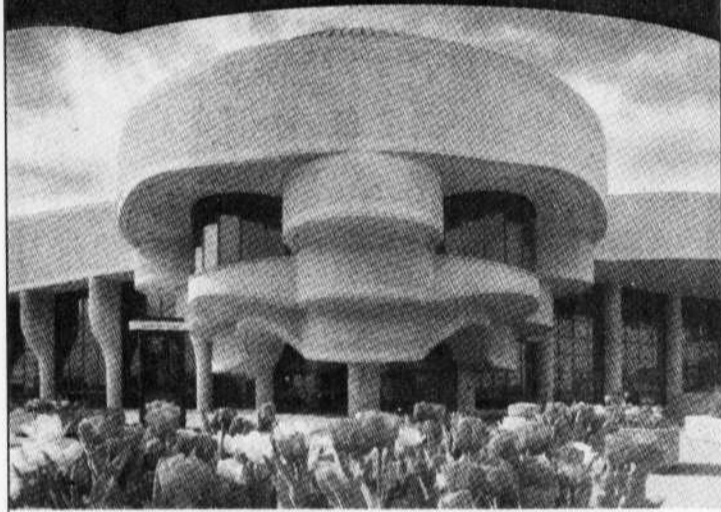
Encore une fois, le dispositif prescrit au spectateur une posture singulière en relation avec la projection. Ici, des rangées de bancs font judicieusement écho à ceux des images, établissant un fort lien de réciprocité. La présence soudaine d'un personnage féminin en vêtements de sport tranche avec la régularité des formes qu'elle explore avec passablement de liberté, évoluant à travers les rangées sans considération pour leurs usages habituels.

D'autres détails viennent troubler la froideur des lieux, faire plier la rigidité de la structure pourtant soulignée par les mouvements de caméra. L'exactitude de la chorégraphie (des caméras et du corps) contribue paradoxalement à tirer la représentation du côté de l'irréel, faisant de l'image un lieu fatalement chargé de fantômes et d'imaginaire. La portée des œuvres de Lynne Marsh, comme l'invite à le penser l'exposition au MACM, est d'aménager des dispositifs qui invitent le spectateur à habiter les images tout en portant sur elles un regard critique.

Collaboratrice du Devoir

TOUT PRÈS DE CHEZ VOUS.

Votre pays. Votre monde. Votre musée.



Le Musée canadien des civilisations donne accès à des expositions de grande renommée – et à une compréhension plus approfondie de notre identité, notre histoire et notre culture – aux communautés d'un bout à l'autre du pays.

Coup de patins – La passion canadienne pour le patinage

Une exposition du Musée canadien des civilisations en montre au Musée du Château Ramezay de Montréal jusqu'au 29 mars 2009

chateauramezay.qc.ca • 514 861-3708

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS
CANADIAN MUSEUM OF CIVILIZATION

www.civilisations.ca 1 800 555-5621

Canada

DENIS JUNEAU

PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS 2008

Exposition « Ligne, surface et couleur »
Jusqu'au 6 décembre

GALERIE SIMON BLAIS

www.galeriesimonblais.com
T. 514 849-1165



UN MUSÉE QUI A DU COFFRE !



M. 60 ans

EXPOSITION SOULIGNANT LE 60^e ANNIVERSAIRE
DU MUSÉE DE LACHINE JUSQU'AU 21 DÉCEMBRE

CATALOGUE DE L'EXPOSITION EN VENTE SUR PLACE,
OFFREZ L'HISTOIRE EN CADEAU. 514 634.3478

MUSÉE DE LACHINE,
1 CHEMIN DU MUSÉE (ANGLE ST-PATRICK) LACHINE
OUVERT DU MERCREDI AU DIMANCHE, DE 11 H 30 À 16 H 30

Montréal

Québec

Événement au profit de la Fondation de l'Hôpital Sainte-Justine!

Antiques Puces Libres

vous offres, jusqu'au 22 décembre,
10% à 50% de rabais sur toute la marchandise en magasin.
4240, rue St-Denis • 514 842-5931

20% des recettes seront versées
à la Fondation de l'Hôpital Sainte-Justine.

Avec achat de 100\$ et plus,
vous courez la chance de gagner
une peinture d'une valeur de 2500\$.
Voir règlement en magasin.



UN GROS MERCI!

M. et Mme Jean-Claude Taquet
Antiquaires

FONDATION
DE L'HÔPITAL
SAINTE-JUSTINE

Pour l'amour des enfants

LE DEVOIR

Dessine-moi
demain en santé

DE VISU



SOURCE AGO

Le Massacre des Innocents de Rubens, chef-d'œuvre baroque mais inconnu jusqu'à son acquisition par Thomson en 2002

Collages et rafistolages

Le nouvel AGO porte la signature de deux Torontois : Frank Gehry, l'architecte, et Ken Thomson, le collectionneur. Pour le meilleur et pour le pire.

JÉRÔME DELGADO

Toronto — Le pari que prend pour sa nouvelle vie le musée des beaux-arts de l'Ontario (Art Gallery of Ontario — AGO) est risqué. Une série de collages l'anime, autant dans son agrandissement (septième du genre pour l'établissement ouvert en 1911), signé Frank Gehry, que dans la disposition des collections. Les superpositions d'idées et d'univers font la loi. Ça fonctionne dans bien des cas. Pour combien de temps?

Le nouvel AGO joue la carte touche-à-tout comme il se devait. Il y a de tout, rue Dundas. Il joue aussi sur un double plan, alliant prestige international et touche locale. L'œuvre de Gehry, l'enfant du pays devenu architecte, est marquée du sceau du bois, matériau national par excellence, choisi pour son évocation de l'architecture domestique.

Le directeur de l'AGO, Matthew Teitelbaum, ne cachait pas il y a une semaine vouloir offrir aux Torontois une maison. L'impression est bonne, mais à la longue l'architecture dévoilera ses failles. Dans cette Galleria Italia apparue au-dessus du trottoir, le bois, simple revêtement posé sur poutres et murs, sonne faux. En est-il autrement pour l'ensemble des ajouts de Gehry qui ne font, finalement, que cacher l'édifice existant?

À l'intérieur, l'identité canadienne demeure fondamentale, avec une logique tendance vers l'art local — un coin rend un hommage bien senti à la Coach House Press, centre d'art torontois né dans l'esprit révolutionnaire des années 1960 et 1970.

L'âme beaux-arts, elle, reste à l'avant-plan, même si les artistes contemporains semblent sortir gagnants de la transformation, bénéficiant des nouvelles ailes et d'une présence, somme toute, très éparpillée. Il y a de tout, rue Dundas, et l'art d'aujourd'hui y est partout.

Le risque contemporain

C'est cet éparpillement contemporain qui rend l'AGO audacieux. Le gros de cette collection se trouve dans les tours sud de Gehry — un étage 1960-1990, un autre de 1990 à nos jours, fractionnés par thèmes et ponctués de solos (Betty Goodwin, suivie de Gerhard Richter, puis de General Idea). Mais il n'est pas rare de trouver au tournant, ou à l'intérieur, d'une salle historique des œuvres récentes.

The Index de David Altmejd, tel qu'annoncé, occupe une place de choix, bien que ce soit dans un passage vers The Grange, la première demeure du musée. Elle est de choix, cette place, parce qu'elle oblige le visiteur à se frotter, pas seulement des yeux, à ce majestueux labyrinthe de miroirs. Si l'emplacement de The Index se défend, d'autres choix sont moins heureux. Tel le petit survol sans explication de l'actuelle scène torontoise qui surgit de nulle part.

Les sauts dans le temps font figure de signature. Une signature assumée, plus soignée et réfléchie dans le cas des mariages proposés pas Catherine de Zegher, qui revisite des siècles de peinture européenne (1600-1900).

«Je propose des transitions entre les collections. Un peu comme Frank Gehry, je crée une nouvelle cohérence, une fluidité», disait la directrice des expositions et publications. Les choses du passé informent sur le présent, et inversement.

Sa section «nature morte» fait défiler les regards tant sur des vanités flamandes que sur la fragmentation moderne d'un Braque et d'autres (tel Borduas!). Et ça aboutit dans la contemporaine mais déjà historique table de Damian Moppett — impression numérique de 1999 où l'on voit des rubans de pellicule photo.

Une autre transition, davantage sur le ton de la confrontation, porte sur le paysage et son rêve de le conquérir (les Poussin et Carr d'hier face à Liz Magor ou Ed Burtynsky). Le plus politisé de ces espaces réévalue, lui, la place des femmes dans l'histoire de l'art. Notons aussi l'audace de l'accrochage, dont celui opposant un mur archiplein, à la manière des salons académiques, à un plus sobre alignant les impressionnistes.

La collection Thomson

La rénovation du musée, qui se concrétise par une aire d'exposi-

tion plus vaste (49 % plus grande) et par l'acquisition de milliers d'œuvres, a été possible (provoquée?) grâce à un don majeur de feu Ken Thomson, riche mécène de Toronto. «Il nous fallait des salles appropriées pour sa collection», répondait au Devoir Matthew Teitelbaum pour expliquer l'origine de l'agrandissement.

Le philanthrope n'a pas seulement légué 2000 pièces, il a aussi ouvert son portefeuille (100 millions de dollars). Enorme cadeau. Empoisonné?

Certes, l'AGO hérite de nombreux trésors, dont le Massacre des Innocents de Rubens, chef-d'œuvre baroque mais inconnu jusqu'à son acquisition par Thomson en 2002. Il y a aussi ces miniatures, médailles, faïences et ces maquettes de navires à rendre jaloux n'importe quel musée maritime. La famille Thomson a exigé que l'ensemble de son cadeau soit exposé. Légitime demande dont le principal trait (l'absence de cartons au mur) est rare dans un musée. Agréable obligation, remarquez, qui centre notre attention sur l'objet.

Cette collection, essentiellement d'art canadien, devait se retrouver dans un musée d'ici.

Les vingt salles d'art canadien jettent de l'ombre sur le reste de l'AGO

Mais à quoi bon l'exposer dans son intégralité? Ce doute s'installe à la vue des 133 peintures de Krieghoff, dont certaines, à quelques détails près, répètent inlassablement la même scène d'hiver. Fallait-il montrer Ken Thomson comme un maniaque, obsédé par son pouvoir d'achat? Pourquoi acquérir un Rubens de 50 millions de livres si c'est pour s'en défaire immédiatement?

Au-delà de ce constat, ces vingt salles d'art canadien jettent de l'ombre sur le reste de l'AGO. Drôle de cadeau, disions-nous: aucun musée n'a le loisir d'exposer tous ces avoirs; par contre, ce don du privé, malgré son étendue, interdiction de le trier. Le visiteur ne peut s'empêcher, en arrivant dans les autres salles, de voir des doublons. Ah tiens, encore des Krieghoff, puis le Groupe des sept, un Borduas, et cet autre déjà vu, et lui, et elle...

L'accrochage maison réserve heureusement des thèmes et de petites surprises, comme cette réunion «Paradise» mettant en valeur un Yves Gaucher, la musique de Webern l'ayant inspiré, puis des vitraux et d'autres œuvres. Ici, le collage évite le rafistolage.

Collaborateur du Devoir

Toronto en renouvellement

JÉRÔME DELGADO

Toronto — À l'instar du vent de changement qui frappe les grandes institutions (le nouvel AGO de Gehry suit d'un an le nouveau Royal Ontario Museum signé Libeskind), tout le milieu de l'art contemporain connaît sa vague de transfigurations.

Figure de ce Toronto frais et rajeuni, le Museum of Contemporary Canadian Art (MOCCA) occupe depuis trois ans un édifice sur Queen West, beaucoup plus central que le North York où il se trouvait jadis. Dirigé par David Liss, autrefois au centre Saydie Bronfman de Montréal, le MOCCA rêve lui aussi d'une éventuelle expansion.

Quelque part, ce petit musée est déjà un arrêt obligé. Du moins avec l'exposition qui y est en cours jusqu'au 28 décembre. Carte Blanche Vol. 2: Painting se veut un échantillon (en 30 artistes) représentatif de «la situation florissante» de la peinture au Canada. Le commissaire est le galeriste Clint Roenisch, dont le commerce juxtapose le musée. Comme quoi, les cohabitations finissent toujours par faire des petits.

Habituellement, un catalogue accompagne une exposition. Ici, c'est le contraire, l'événement est un bouquet monstrueux (recensant près de 200 peintres) dont la présentation en salles n'est qu'un survol. C'est la fondation Magenta qui est derrière cette idée, une suite entamée par Carte Blanche Vol. 1, qui portait sur la photographie.

Ces «Cartes Blanches» ne prétendent pas être exhaustives. Mais elles en ont l'air. Et si Roenisch affirme, dans le texte qu'il signe dans le livre, ne plus s'en tenir aux chapelles, les artistes sont divisés par générations (relève, mi-carrière, établis). La sélection du MOCCA s'est d'ailleurs voulue juste et équilibrée en retenant dix artistes de chaque groupe.

Il y a de tout dans cette expo, de la touche hyperréaliste d'un Mike Bayne à la peinture conceptuelle de Iain Baxter (ses Television Works se retrouvent, au hasard, également au AGO), en passant par les tableaux chantiers de Kim Dorland. Du Québec, seul Dil Hildebrand et un de ses paysages morcelés et miroitants a été retenu.

«La sélection montre le pluralisme

de la peinture, expliquait Clint Roenisch deux jours avant le vernissage. Il n'est plus question de figuration ou d'abstraction. Les artistes ont une formation éclecte, ont plus d'une pratique. C'est comme dans la société, où l'idée d'une voix autoritaire ne tient plus. Il n'y a plus d'école, plus de Clement Greenberg qui dit ce qui est bien et ce qui ne l'est pas.»

Galleries

Un peu vers l'est, la rue Tecumseth est devenue chic et de bon goût, avec ses anciens bâtiments industriels transformés en galeries huppées. Ça frôle peut-être un peu le chromé et le complaisant, question de plaisir au marché, mais ça demeure convivial. On a encore le droit de consommer par le simple regard.

La Susan Hobbs Gallery est une des premières à s'y être installée, il y a quelques années. Elle ouvre la marche, en haut de la rue, avec ses expos sur deux étages. Actuellement, les exercices de perception de Brian Groombridge sont à l'honneur. Plus loin, la Georgia Scherman Projects inaugure ses salles avec la photographie d'une jeune promiseuse, Spring Hurlbut, dont on annonce sa prochaine venue à Montréal.

Et ainsi, on peut descendre quelques rues jusqu'à aboutir à la Diaz Contemporary, une galerie tournée vers le formalisme. Stéphane La Rue et Francine Savard y sont représentés. Ces jours-ci, c'est la peinture géométrique, toute en couleurs et en triangles, d'Elizabeth McIntosh, vue plus tôt cette année à la Parisian Laundry, qui s'y trouve exposée.

Parmi les autres coins de Toronto qui se renouvellent notons, plus au nord et vers l'ouest, la rue Bloor. C'est là que vient de s'installer le centre d'art contemporain Mercer Union, parmi d'autres galeries. En cours, deux expositions de haut intérêt. L'une est portée par les démarches urbaines de Maps in Doubt, signées Gwen MacGregor et Sandra Rechico. L'autre présente Disco Sec du nouvellement Torontois, jadis de Québec, Christof Migoine. Ce travail, marqué par une sphère dénudée de son recouvrement argenté, revisite de belle manière les liens musique et art. Ça vous dit peut-être quelque chose, non?

Collaborateur du Devoir



SOURCE NICHOLAS METTNER GALLERY

Profile (détail), 2008, de Shelley Adler

Prix François-Houdé 2008

Ce prix vise à reconnaître et à promouvoir la nouvelle création montréalaise en métiers d'art et à favoriser la diffusion d'œuvres de jeunes artisans créateurs.



félicitations aux finalistes

Carolyne Brouillard • Marie-Pierre Daigle • Frédéric Guilbrunet
Catherine Labonté • Alec Lawson Tuckatuck • Nicola Mainville
Marie-Ève Martin •

Visitez l'exposition des finalistes du Prix François-Houdé au Salon des métiers d'art du Québec, qui aura lieu à la Place Bonaventure du 5 au 21 décembre.

Pour connaître le lauréat, vous êtes invité à assister à la cérémonie de remise des Prix d'excellence de la Ville de Montréal en métiers d'art et en arts visuels, qui se tiendra le jeudi 27 novembre prochain, à 11 h, à l'hôtel de ville.

ville.montreal.qc.ca/culture
metiers-d-art.qc.ca
salondesmetiersdart.com

MONTREAL MUSEUM CULTURELLE

Montréal

CMAQ

COSTA RICA
TERRE DE MERVEILLES
RICA
À POINTE-À-CALLIÈRE
DU 4 NOVEMBRE 2008 AU 19 AVRIL 2009

POINTE-À-CALLIÈRE
Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
Montréal

MUSEO NACIONAL DE COSTA RICA
MONTECITO, COSTA RICA

350, place Royale
Vieux-Montréal
514 872-9150
www.pacmusee.qc.ca

AIR CANADA

LA PRESSE

RENCONTRES INTERNATIONALES DU DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL

13 → 23 NOV. 2008

vous êtes ici

CINÉMA

exCentris UN CONTE DE NOËL / ARNAUD DESPLECHIN

Papa a raison

RESTLESS

Scénario et réalisation: Amos Kollek. Avec Moshe Ivgy, Ran Danker, Karen Young, Phylis Somerville, Michael Moshonov. Photographie: Virginie Saint Martin. Montage: Isaac Sehayek. Musique: Delphine Measroch. Israël-France-Allemagne-Canada-Belgique, 2008, 103 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Né à Jérusalem — où il vit tous les jours — en 1947, le cinéaste Amos Kollek est plus connu en Europe et au Québec qu'aux États-Unis, où il travaille pourtant depuis plus de 20 ans.

Moshe, la cinquantaine nœuse, vit d'expéditions et fourgue sa camelote aux touristes naïfs: bijoux de pacotille, crèmes à main douteuses et une danseuse de baladi pour agrémenter la transaction.



Une scène de Restless, du réalisateur Amos Kollek

contemple une mort prochaine, et Yolanda, une barmaid dure, mère monoparentale, qui ne se laisse pas aisément embobiner par les jolis vers de Moshe. Voilà pour le segment new-yorkais. En parallèle, Restless s'intéresse au destin du fils de Moshe, Tsach, un tireur d'élite de l'armée israélienne qui vient de perdre sa mère et, avec elle, ses derniers repères.

les nobles efforts déployés par Kollek pour accoucher d'un récit qui mélange métaphore politique et discours sur la nécessité de filiation. D'une part, le scénario ne parvient jamais vraiment à unir les deux trames narratives.

scène entre Moshe et la prostituée, la tirade de la batte de base-ball de Yolanda: autant d'épisodes potentiellement savoureux rendus invraisemblables par cet improbable verbiage.

On le sait, New York est au centre de l'univers d'Amos Kollek, qu'il filme hors clichés, la plupart du temps. Restless confirme une fois de plus cette constance, bien que la plupart des intérieurs ont été tournés à Montréal.

Collaborateur du Devoir

Terrible tableau de famille

UN CONTE DE NOËL

Réalisation: Arnaud Desplechin. Scénario: A. Desplechin, Emmanuel Bourdieu. Avec Catherine Deneuve, Mathieu Amalric, Jean-Paul Roussillon, Anne Consigny, Melvil Poupaud. Image: Eric Gautier. Montage: Laurence Briaud. Musique: Grégoire Hetzel. France, 2008, 150 min.

ANDRÉ LAVOIE

Chez Arnaud Desplechin, sentiments, discours, drames et autres catastrophes semblent décuplés à l'infini, poussés vers des sommets vertigineux, donnant à ses films un aspect irréel que d'autres associent même à une véritable magie du quotidien.

Le cinéaste règle sans aucun doute quelques «comptes» personnels dans ce film-feuille de théâtre principal, la ville de Roubaix, est étroitement associé à son enfance. Mais au-delà de l'anecdote, diluée dans une cascade de situations incongrues, de personnages excentriques, d'effets visuels foisonnants et de références explicites allant de Nietzsche à Ingmar Bergman.

Ou plutôt si, mais du genre empoisonné. Au point où le clan Vuillard porte dans sa chair une odeur de mort dont personne ne semble capable de se défaire. Il y a d'abord le décès lointain de l'aîné de la famille, Joseph, mort d'une forme rare de leucémie à l'âge de sept ans.

Un conte de Noël dépeint des retrouvailles électrisantes pour le spectateur et cauchemardesques pour pratiquement tous les protagonistes.



Catherine Deneuve dans Un conte de Noël

pertinent alcoolique ou du fils d'Élisabeth, un ado à peine sorti d'une période dépressive?

Tel un sapin de Noël camouflé par un amoncellement de présents, ce film au rythme endiablé se distingue par ses fabuleux excès, mais dont les extravagances sont encadrées par cette immense maison où s'affrontent trois générations et une dizaine de personnages aux blessures jamais complètement refermées.

Cinéaste de toutes les outrances, par ailleurs nettement plus maîtrisées que dans Rois et reine, Arnaud Desplechin prend plaisir à user des artifices cinématographiques (ou ceux du théâtre et de la littérature) pour composer ce magnifique tableau de famille, se permettant toutes les digressions sans jamais nous perdre dans cet imposant labyrinthe d'émotions à fleur de peau.

Collaborateur du Devoir

IL Y A LONGTEMPS QUE JE T'AIME

ARCHAMBAULT PALMARÈS DVD

- 1 CÉLINE SUR LES PLAINES
2 MATCHS MÉMORABLES DANS L'HISTOIRE DES CANADIENS
3 FRED PELLERIN
4 HELLBOY II: THE GOLDEN ARMY
5 KUNG FU PANDA
6 LAURENT PAQUIN
7 ASTÉRIK AUX JEUX OLYMPIQUES
8 THE POLICE
9 LOUIS-JOSÉ HOUDE
10 STAR WARS: THE CLONE WARS
11 JOURNEY TO THE CENTER OF THE EARTH
12 MISS MARPLE
13 JUSTE LE MEILLEUR DES GALAS 08
14 POLAR EXPRESS 3D
15 SHREK THE HALLS
16 TAXI 0-22
17 STÉPHANE ROUSSEAU
18 TINKER BELL
19 DON JUAN
20 ONE TREE HILL

Prix du public CINEMANIA

Plusieurs fois, on a dit de lui qu'il était le meilleur acteur de sa génération...

VERSAILLES

«Électrisant... une réussite pleine d'intelligence et de ludisme... un divertissement supérieur.»

«Un très beau film... des acteurs tous excellents... une étonnante expérience de cinéma.»

UN CAPITALISME SENTIMENTAL

58 Internationale Filmfestival Berlin Competition

RESTLESS

À L'AFFICHE

Un conte de Noël dépeint des retrouvailles électrisantes pour le spectateur et cauchemardesques pour pratiquement tous les protagonistes.

À NE PAS MANQUER CETTE SEMAINE

noelenboite.com

CINÉMA

Lamento pour un fraudeur

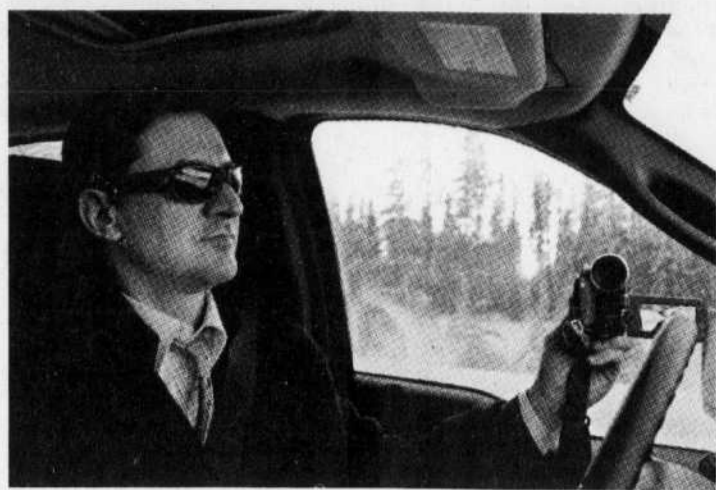
PAPA À LA CHASSE AUX LAGOPÈDES

Réalisation, scénario et image: Robert Morin. Avec François Papineau. Montage: Michel Giroux. Québec, 2008, 91 min.

ANDRÉ LAVOIE

Le lagopède réussit à confondre ses prédateurs grâce à la blancheur de ses plumes, ne faisant plus qu'un avec les paysages hivernaux. Ignore si Robert Morin fut jadis un fier *boy scout*, mais ses camarades auraient eu tort de lui donner ce nom d'oiseau comme totem. Depuis ses premières impertinentes vidéos dès la fin des années 1970, le réalisateur n'a cessé de faire de gros pieds de nez au conformisme du cinéma québécois, peuplant son univers de crapes (Requiem pour un beau sans-cœur), de toxicomanes (Quiconque meurt, meurt à douleur), de racistes (Le Nèg) et de fils indignes (Petit Pou! Noël), autant de figures bien québécoises et toujours tristement universelles.

Loin de l'opulence — toute relative chez Morin — qui caractérisait *Que Dieu bénisse l'Amérique*, il revient à l'essentiel, et surtout à une approche sans artifices ni concessions, dans *Papa à la chasse aux lagopèdes*. Il s'agit en somme d'un carnet de voyage, celui d'un beau salaud de la finance du nom de Vincent Lemieux, interprété



François Papineau dans *Papa à la chasse aux lagopèdes*

avec force par François Papineau; toute ressemblance avec Vincent Lacroix, l'ex-grand patron de Norbourg, et tant d'autres escrocs pris la main dans la caisse n'est pas fortuite. Sauf que celui-ci, cherchant une certaine forme de rédemption après avoir floué des petits épargnants, veut surtout retrouver dans les yeux de ses deux filles une admiration peut-être évaporée à jamais.

Filant vers le nord et les grands froids, sa caméra «professionnelle» d'une main et le volant de l'autre, il déballe ses complexes, étale ses rêves d'enfance liés au cinéma et se laisse prendre au jeu

du conteur, relatant les exploits d'un personnage imaginaire dont les aventures ne sont sûrement pas très éloignées de celles qui ont ponctué son propre parcours. À ces confessions s'ajoutent de nombreux intermèdes plus ou moins ludiques, plus ou moins casse-cou, épisodes d'un homme en cavale au milieu de nulle part, croulant parfois sous la neige, au point même de se demander s'il en sortirait vivant.

Ce qui le tient en vie, et nous toujours suspendu à ses lèvres, c'est cette parole en apparence libre et spontanée, livrée par un acteur dont le seul compagnon de jeu demeure

cette caméra si près de son propriétaire qu'elle recule encore un peu plus les limites de l'intimité cinématographique. Chez Morin, le verbe se fait toujours débordant et coloré, riche en histoires farfelues, en plaidoyers passionnés et en appels de détresse dont la durée excède toujours les limites du vraisemblable. L'homme québécois n'a jamais été aussi bavard que dans le monde souvent impitoyable de Robert Morin.

Mais le cinéaste se fait aussi cruel à l'égard d'un capitalisme que même les tenants aveugles du néo-libéralisme considèrent aujourd'hui déréglé. Délaissant parfois la forme âpre du journal intime, il fait surgir des personnages qui illustrent les divers recoins de la conscience d'un sans-cœur de la finance. Procédé souvent amusant (dont cette parodie de l'émission *Découvertes*), respectant les limites créatives et techniques du héros devenu cinéaste par la force des choses, ces pantins moralisateurs étoffent la pensée d'un brigand qui ne serait autrement qu'un père larmoyant, un être cupide, un requin de l'économie pris dans un filet. Heureusement pour nous, il est tombé dans celui d'un chasseur rusé et créatif, Robert Morin prouvant une fois de plus, si besoin est, le caractère unique et essentiel de son cinéma de l'insolence généreuse, et baveuse.

Collaborateur du Devoir

L'autre vie de banlieue

VERSAILLES

Réalisation, scénario et musique: Pierre Schoeller. Avec Guillaume Depardieu, Max Baissette de Malglaive, Judith Chemia, Aure Atika, Patrick Descamps. Image: Julien Hirsch. Montage: Mathilde Muyard. France, 2008, 113 min.

ANDRÉ LAVOIE

Imaginez des itinérants installés à demeure dans les parcs de Westmount ou d'Outremont: cet exercice mental n'est pas simple tant ces quartiers de Montréal évoquent une aisance matérielle certaine, inaccessibles aux plus pauvres parmi les pauvres.

C'est ce contraste qui frappe dans *Versailles*, de Pierre Schoeller, un regard plein d'empathie sur des paumés dont le destin va se sceller à l'ombre d'un immense château et à deux pas de jardins magnifiques, riche banlieue parisienne qui accueille depuis des siècles des hommes puissants. Les termes de ce pacte ne seront pas clairement établis — une note griffonnée dont le spectateur ignorera le contenu — mais va se révéler bien concret avec la présence de ce garçon de cinq ans abandonné par sa mère aux soins bien relatifs d'un homme des bois, les bois de Versailles.

Nina (Judith Chemia, toujours sur la corde raide) vit comme une épave avec son fils Enzo (Max Baissette de Malglaive, touchant de naïveté) qu'elle tréballe dans les rues de Paris, de jour comme de nuit. La perspective de dormir dans un refuge à l'autre bout du monde — Versailles, d'un point de vue parisien — ne l'enchant pas. Après une promenade dans cette enclave de beautés, elle découvre le repère de Damien (foudroyant Guillaume Depardieu) qui vit dans une maison de tôle au milieu d'une nature paisible. C'est à lui qu'elle confie Enzo, une décision expéditive et unilatérale. Ce compagnonnage, tel celui de deux naufragés, va les transformer, forcés de dépendre l'un de l'autre afin d'assurer leur survie. Pour Damien, un «multiploqué» dont le passé ne sera jamais clairement décrit même si on le présume houleux, le petit Enzo pourrait devenir sa planche de salut.

Dans *Versailles* il y a un réel implacable, celui qui afflige Nina et qu'elle veut dominer. Le scénario, prenant parfois les allures d'une fable rédemptrice, propose aussi des fragments d'un monde à part, en marge de tout, ou presque. La

forêt de Damien, peuplée d'autres écopés de son espèce, devient un espace de liberté sauvage, à peine perturbé par le bruit d'un hélicoptère (présidentiel?) et des voitures.

Le retour à la civilisation s'effectue de façon laborieuse, forçant Damien à renouer avec un père incapable de l'accueillir à bras ouverts et dont le regard accusateur laisse deviner d'anciens affrontements impitoyables. C'est aussi à ce moment que le scénario s'égare dans un psychologisme qu'il évitait jusque là, en plus de sacrifier un climat mystérieux qui enrobait si bien ce curieux tandem. Et que dire de cet épilogue qui nous projette dans un futur aux relents mélodramatiques, offrant une finale rassembleuse et rassurante.

Ce ne sont que quelques fausses notes dans ce portrait social misérabilisme, porté par trois acteurs très différents et dont la complexité demeure exemplaire. On ne peut bien sûr éviter une certaine curiosité morbide en voyant à l'œuvre le regretté Guillaume Depardieu, en symbiose totale avec cet écorché vif aimant courtiser le danger et carburant à la révolte, surtout celle contre toute forme d'autorité. Les parallèles à établir entre le jeune acteur et son célèbre père sont nombreux mais ne constituent pas, heureusement, la seule clé interprétative de ce film porté par une grande humanité, celle de ces marginaux qui vivent en périphérie de notre confort, que nous habitons ou non Versailles.

Collaborateur du Devoir



Guillaume Depardieu dans *Versailles*, de Pierre Schoeller

Seconde main

BOLT

Réalisation: Byron Howard, Chris Williams. Scénario: Dan Fogelman, C. Williams. Musique: John Powell. États-Unis, 2008, 96 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le dernier film d'animation assistée par ordinateur de Disney, *Bolt*, cherche manifestement à faire concurrence au look immédiatement reconnaissable des œuvres de Pixar, maison de production cousine responsable des plus gros succès récents du studio-mère (*Finding Nemo*, *Cars*, *Wall-E*, etc.). Rien d'étonnant puisque John Lasseter, réalisateur étoile chez Pixar, a guidé la production de *Bolt*. À sa déchar-

ge, la qualité de l'animation est souvent éblouissante. Le scénario, en revanche, n'est pas de la même trempe.

Bolt (ou Volt, en version française) est l'adorable cabot tenant la vedette d'une très populaire émission de télévision où il fait équipe avec Penny, une fillette brillante et courageuse. Ensemble, ils contrecarrent les plans du diabolique docteur Calico, qui retient prisonnier le docteur Forrester, l'oncle de Penny. Doté de super-pouvoirs, Bolt parvient toujours à sauver sa maîtresse *in extremis*. Et il est convaincu que tout cela est vrai. Mais voilà qu'un beau jour, un épisode se conclut par l'enlèvement de Penny. Décidé à la secourir, le fidèle toutou s'échappe des studios, prêt

à l'action. Confronté au monde réel, dont il ignorait jusque-là l'existence, Bolt se trouve soudain bien démuni. Avec l'aide de Mitaine, une chatte de gouttière, et Rhino, un hamster téléphage, il cherche Penny sans relâche.

Plusieurs parents ne manqueront pas de relever que *Bolt* emprunte une bonne part de son intrigue à un autre produit Disney, *The Incredible Journey* (et sa nouvelle version *Homeward Bound: The Incredible Journey*), où deux chiens et une chatte traversent les États-Unis dans l'espoir de retrouver leurs maîtres. *Bolt* récupère tout le concept, à la différence, minime, qu'un hamster obèse succède à l'un des deux canins. La série télé vantant les exploits d'une fillette et de son chien fait

quant à elle un peu trop penser au dessin animé *Inspecteur Gadget*. Pour le reste, les épisodes hollywoodiens au début et à la fin du récit font figure de parenthèses, bien troussées au demeurant, surtout l'ouverture. Quelques longueurs marquent la demie jusqu'au dénouement, plus rythmé. L'épilogue pastoral convainc cependant beaucoup moins.

Jamais novatrice, l'intrigue risque néanmoins de plaire aux tout-petits, à qui s'adresse d'abord le film. Dommage, quand même, qu'on profite de leur jeune âge pour leur fourguer un scénario de seconde main. Pixar, justement, s'est illustré en faisant le contraire.

Collaborateur du Devoir

ANNE HATHAWAY ROSEMARIE DEWITT BILL IRWIN TUNDE ADEBIMPE MATHER ZICKEL ANNA DEAVERE SMITH DEBRA WINGER

«Une performance absolument éblouissante, des moments d'humour formidables. Très très bien maîtrisé, puissant.»
- Marc André Lussier, LA PRESSE

LE MARIAGE DE RACHEL
(RACHEL GETTING MARRIED)
UN FILM DE JONATHAN DEMME

À L'AFFICHE! CINÉMA DU PARC LE CLAP LE FORUM 22 STE-ADELE

VERSUS PRODUCTION et LAZENNEC présentent

CANNES 2008
Prix Fipresci de la Fédération internationale de la Critique

«Magnifique!»
Rachel Haller, ICI

★★★★
Jean-Baptiste Morin, LES INROCKUPTIBLES

«L'exemple parfait du meilleur road movie.»
Alekai-K. Lépage, LA PRESSE

Eldorado

PRÉSENTATION À L'AFFICHE

★★★★★
«Un pur divertissement!»
The Gazette

«Tendre, épique, inventif, poétique, burlesque.»
Le Point

«C'est brillant, enlevé: il faut y aller!»
Elle

«Un mélange de *La Vie est belle* et *Forrest Gump*!»
San Antonio Express News

Moi qui ai servi le roi d'Angleterre
un film de Jiri Menzel

57^e Competition

PRÉSENTATION À L'AFFICHE!

SÉLECTION OFFICIELLE TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL 2008

GRAND PRIX FOCUS - CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA DE MONTRÉAL 2008

la Mémoire des ANGES
un film de Luc Bourdon

Un portrait impressionniste du Montréal des années 1950 et 1960 en images, en chansons et en musique

★★★★
John Griffin - The Gazette

★★★ 1/2
«Le charme opère...»
Anabelle Nicoud - La Presse

«...de véritables moments de grâce...»
Kevin Laforest - Voir

«Un véritable tour de force...»
Natalia Wysocka - Ici

«...enchanteur.»
Dennis Harvey - Variety

www.onf.ca/la-memoire-des-anges
UNE PRODUCTION DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA

PRÉSENTATION À L'AFFICHE

★★★★★
«Un véritable hymne à la vie et à la famille!»
- La Presse

«Ce film est un petit chef-d'oeuvre d'humour trempé dans une philosophie de vie revigorante. Avec son rythme, Faut que ça danse l fera valser vos idées noires.»
- Paris Match

★★★★★
- Les Inrockuptibles

JEAN-PIERRE MARIELLE
VALERIA BRUNI-TEDESCHI
SABINE AZEMA
BULLE OBIER
BAKARY SANGARE
ARIE ELMALEH

Faut que ça danse!

UN FILM DE NOÉMIE LVOVSKY

PRÉSENTATION À L'AFFICHE

SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA DE MONTRÉAL 2008

CHERS ÉLECTEURS

«Voir ce film donne un sens à la croix qu'on a à faire le jour du scrutin venu.»
- Claude Deschênes, Le Téléjournal, Radio-Canada

UN FILM DE MANUEL FOGLIA

AVEC LA PARTICIPATION DE
CHARLOTTE L'ÉCUYER
ET DANIEL TURP

PRÉSENTATION À L'AFFICHE

CINÉMA

Prenez et buvez-en tous...

MARTIN BILODEAU

Deux films de vampires. Tirés de romans, en salle la même semaine, produits aux antipodes. En Suède pour *Let the Right One In*. Aux États-Unis pour *Twilight*. Le premier tient du pari artistique, le second, du calcul commercial. Les deux réinventent à leur façon le mythe de la créature de la nuit popularisée par Bram Stoker. Sans crucifix, tresse d'ail, cercueil matélassé et longues canines. Plus important encore, les deux longs métrages ont en commun d'unir un mortel et un vampire, dans l'acceptation mutuelle de cette association insolite et contre nature. Ces vampires sont nos amis. Santé!



FILMS SÉVILLE

TWILIGHT

(TWILIGHT: LA FASCINATION)

De Catherine Hardwicke. Avec Kristen Stewart, Robert Pattinson, Billy Burke, Taylor Lautner, Peter Facinelli, Rachelle Lefevre. Scénario: Melissa Rosenberg, d'après le roman de Stephenie Meyer. Image: Elliot Davis. Montage: Nancy Richardson. Musique: Carter Burwell. États-Unis, 2008, 121 minutes.

Aucun film de vampire n'avait inspiré un marketing aussi forcené depuis *Interview with the Vampire*, en 1994, et conséquemment fait couler autant d'encre. Réalisé par Catherine Hardwicke (*Thirteen*) à partir du *very best-seller* de Stephenie Meyer, *Twilight* est un véritable petit miracle de calcul et d'équilibre. Il raconte l'histoire de Bella (Kristen Stewart), une adolescente un brin rebelle, transplantée de l'Arizona dans un patelin gothique de l'État pluvieux de Washington, où elle est venue vivre avec son père. Sa nouvelle école glorifie toutes les conventions qui la rebutent, et au milieu de ces conventions, un autre ado fait tache comme elle. Il s'agit d'Edward (Robert Pattinson), un garçon beau, solitaire et d'une blancheur cadavérique, dont elle apprendra de la bouche d'un ami autochtone qu'il est issu

Réalisé par Catherine Hardwicke (*Thirteen*) à partir du *very best-seller* de Stephenie Meyer, *Twilight* est un véritable petit miracle de calcul et d'équilibre.

d'une famille de vampires pacifistes. Quelques bas-les-masques et développements farfelus plus tard, ils s'aiment, bien qu'au nez d'Edward la bavette de Bella soit irrésistible. Il lui faudra se faire violence pour résister à l'appel de la nature.

Au-delà de la fabrication (nous y reviendrons), les producteurs ont trouvé en Kristen Stewart une actrice, mignonne mais anonyme, à qui toutes les filles peuvent s'identifier. Puis, ils ont trouvé en Robert Pattinson (il jouait Cedric, le champion de kitchidich, dans *Harry Potter*) l'incarnation suprême du fantasme adolescent féminin: longiligne et ferme, glabre et bien toiletté, regard perçant et canines attrayantes. Les deux jeunes acteurs auraient pu jouer en parallèle, ils jouent l'accord parfait. Leur attirance est crédible et la tension sexuelle qui se crée entre eux, et qui ne peut jamais être soulagée, maintiendra les adolescentes dans un état d'attente béate.

À l'écran, Hardwicke a fait le bon choix en misant sur une facture simple, analogique à l'exception de quelques effets spéciaux vraiment spectaculaires, qui nous renvoie moins à *Harry Potter* (au-

quel on compare le phénomène littéraire) qu'aux téléseries américaines telles *Buffy the Vampire Slayer*. *Twilight*, après tout, est un film de *high school* rural, avec ses passages obligés et sa géographie connue. La cinéaste en tire le meilleur parti, à travers une mise en scène qui, comme l'histoire d'amour, mise sur l'économie d'effets, pour une efficacité accrue. Le scénario est fertile en clichés et en archétypes, et on regrette que les vampires poudrés, dans leur première apparition, semblent sortir tout droit d'un théâtre de kabuki. Au-delà de quoi cette chouette affaire — qui pourrait être perçue comme une réclame pour l'abstinence sans que je puisse en toute bonne foi démonter l'argument — possède tous les atouts d'un triomphe commercial. Le pari se situait à ce niveau. Il est relevé.

LET THE RIGHT ONE IN

De Tomas Alfredson. Avec Kare Hedebrant, Lina Leandersson, Per Ragnar, Henrik Dahl, Karin Bergquist, Peter Carlberg. Scénario: John Ajvide Lindqvist, d'après son roman. Image: Hoyte Van Hoytema. Montage: Tomas Alfredson, Dino Jonsäter. Musique: Johan Söderqvist. Suède, 2008, 114 minutes.

Le pari de *Let the Right One In* est beaucoup plus subtil et risqué. D'où le grand mérite du Suédois Tomas Alfredson, qui signe ici une œuvre magnifique et d'une grande retenue, qui repose comme *Twilight* sur une tension soutenue, qui ira cependant jusqu'au soulagement. Sans trop en révéler, disons que le petit Oskar, écolier solitaire, est persécuté par ses camarades de classe. Et pour cause:

devant leurs coups il ne réagit pas, à leurs menaces il courbe l'échine. Dans la cour enneigée de son immeuble toutefois, il rêve à des scénarios de vengeance que la petite Eli, qui vient d'emménager dans son HLM, va l'aider à assouvir. Eli est un vampire, ce qu'Oskar ignore, puis feint d'ignorer, puis accepte, à mesure que leur amitié, fondée sur la solitude, se fortifie.

Le scénario d'Ajvide Lindqvist, tiré de son propre roman, mise en premier lieu sur l'étude psychologique des personnages. Les développements sont espacés, parfois subliminaux, mais pas une minute ne semble gaspillée ou superflue. Le cinéaste élargit la galerie, instaure un climat, faufile quelques éléments fantastiques dans une trame qui pourrait être celle d'un rêve éveillé. La majorité des scènes se déroulent la nuit, avec pour éclairer les images, admirablement composées, quelques fenêtres allumées, la neige au sol et la blancheur diaphane du gamin blond, dans l'univers duquel la vampire produit l'effet d'une ombre, ou d'un double. Prisonnière d'un corps d'enfant, condamnée à l'errance, cette dernière porte le poids de son immortalité comme le Sauveteur sa croix, dans un film qui nous rappelle, avec grâce et finesse, que le mythe du vampire est encore bien vivant. Et qu'au cinéma, la mélancolie scandinave se fait trop rare.

Let the Right One In prenait l'affiche hier au AMC-Forum, en version originale suédoise avec sous-titres anglais. Une version sous-titrée en français (sous le titre *Morse*) est attendue sur l'écran du Cinéma du Parc dès la semaine prochaine.

Charmante fantaisie

MOI QUI AI SERVI LE ROI D'ANGLETERRE

Scénario et réalisation: Jiri Menzel, d'après le roman de Bohumil Hrabal. Avec Ivan Barnev, Oldrich Kaiser, Julia Jentsch, Martin Huba, Marian Labuda, Milan Lasica. Photographie: Jaromir Sofr (N&B/Coul.). Montage: Jiri Brozek. Musique: Ales Brezina. République tchèque-Slovaquie, 2006, 120 min.

cela peut-être certains spectateurs avec son traitement nostalgique, par moments volontairement désuet. L'image de la femme, toute sensuelle qu'elle soit, y est en outre franchement rétrograde, quoique l'on voie difficilement comment Menzel aurait pu actualiser cet aspect du roman (écrit, quand même, en 1971...). Vrai que l'action s'étale des années 1930 aux années 1950, n'empêche... Bah, on a pardonné bien pire à Fellini!

FRANÇOIS LÉVESQUE

Pour bien des cinéphiles, la simple mention du nom Jiri Menzel suffit à provoquer un sourire. Entre *Trains étroitement surveillés* et *Mon cher petit village*, vingt années et une œuvre fantaisiste hautement reconnaissable. *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre* marque le retour d'un charmant original.

Jan Dite sort à peine de prison que déjà il est prêt à reprendre son rêve là où il l'avait laissé. Son but dans la vie? Devenir riche. Très riche. Exilé en montagne où il retape un pub déserté afin d'en faire son nouveau chez-soi, Jan se remémore les étapes marquantes de sa vie au gré de nouvelles rencontres qui, invariablement, en évoquent d'autres, anciennes celles-là. Peu à peu, les circonstances ayant fait de lui un paria se précisent...

Seconde adaptation d'un roman de son défunt compatriote Bohumil Hrabal après le susmentionné *Trains étroitement surveillés*, en 1966, *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre*, bien que dans l'ensemble éminemment sympathique, aga-

La vraie réussite de Menzel réside surtout dans le charme suranné qu'il insufflé à sa mise en scène. De nombreuses touches fantaisistes séduisent l'œil et les transitions harmonieuses entre passé et présent sont particulièrement réussies. Certaines scènes marquent l'imaginaire, notamment celle où monsieur Walden tapisse sa moquette de billets de banque, ou une autre, plus romantique celle-là, où Jan couvre une ravissante prostituée de marguerites. *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre* révèle également le processus permettant de sélectionner un arbre qui produira de bons instruments de musique. Une fort jolie trouvaille.

Jiri Menzel, c'est un peu le Roberto Benigni de la République tchèque, la constance en plus, les grimaces en moins (lesquelles peuvent être très drôles, on s'entend). A la différence, aussi, que le premier module plus subtilement la fantaisie, atone au présent, lumineuse au passé. Reste que, si la comparaison vous plaît, allez sans crainte: vous serez certainement séduits.

Collaborateur du Devoir



MONGREL MEDIAS

Moi qui ai servi le roi d'Angleterre marque le retour d'un charmant original.



MONGREL MEDIAS

Une scène de *Let the Right One In*

Collaborateur du Devoir

DE CHARLIE KAUFMAN, SCÉNARISTE DE ADAPTATION, DANS LA PEAU DE JOHN MALKOVICH ET DU SOLEIL PLEIN LA TÊTE

LA CRITIQUE EST UNANIME

«... UN DES MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE...»

The New York Times

«UNE MERVEILLE.»

TIME

PHILIP SEYMOUR HOFFMAN

SAMANTHA MORTON

MICHELLE WILLIAMS

CATHERINE KEENER

SYNECDOCHE NEW YORK

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

SCÉNARISÉ ET RÉALISÉ PAR CHARLIE KAUFMAN

BANDE-ANNONCE À WWW.SYNECDOCHENY.COM

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS QUARTIER LATIN

VERSION ORIGINALE ANGLAISE LE FORUM 22

★★★★★ La Presse

★★★★★ The Gazette

«Drepschin signe ici le plus beau de ses films; son plus serene aussi, imprégné d'humour et d'amour!»

Le Parisien

TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL SÉLECTION OFFICIELLE

PRIX 60^e ANNIVERSAIRE FESTIVAL DE CANNES SÉLECTION OFFICIELLE

NEW YORK FILM FESTIVAL SÉLECTION OFFICIELLE

BY ART PROMOTIONS PRÉSENTE

CATHERINE DENEUVE
JEAN-PAUL ROUSSILLON
MATHIEU AMALRIC
ANNE CONSIGNY
MELVIL POUPAUD
EMMANUELLE DEVOS
CHIARA MASTROIANNI

UN CONTE DE NOËL

UN FILM DE ARNAUD DESPLECHIN

LAURENT CAPELLUTO HIPPOLYTE GIRARDOT EMILE BERLING
FRANÇOISE BERTIN SAMIR GUESMI THOMAS ET CLEMENT OBLED

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE

À L'AFFICHE! EX-CENTRIS CINÉMA Boulevard METROPOLITAIN PONT-VIAU 16

BOUCHERVILLE SHERBROOKE STE-ADELE LE CLAP

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS CHIMÉRIE LE FORUM 22

«L'UN DES FILMS LES PLUS ATTENDUS DE LA SAISON!»

- Sonia Sarfati LA PRESSE

«On a lu le roman, on veut voir le film!»

- Daniel Rioux, JOURNAL DE MONTRÉAL

«★★★★★ Épique! Un des meilleurs films de vampires de tous les temps.»

- Shawn Edwards, FOX-TV

«La sortie romantique par excellence... Un film qui séduit et s'empare de votre âme!»

- Kevin Steimross, FOX-TV

«Voyez ce dont tout le monde parle!»

- Tony Toscano, TALKING PICTURES

«Robert Pattinson est l'incarnation de l'ultime gars cool et rebelle.»

- James Wolcott, VANITY FAIR

twilight

la fascination

version française de TWILIGHT

Celui qui est immortel peut-il trouver sa raison de vivre?

www.fascination-lefilm.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS